

Revue étudiante issue d'une initiative de l'Institut de recherches et d'études
féministes de l'UQAM – Volume 12, n° 1, 2007, 5 \$

FéminÉtudes

Féminismes de demain : enjeux et défis

Crédits et remerciements

Vol. 12 n° 1 – 2007
FéminÉtudes est une revue étudiante issue d’une initiative de l’Institut de recherches et d’études féministes de l’UQAM

Notre équipe
Isabelle Courcy, Sophie le Blanc, Noëmi Ral, Karina Victoria Sieres et Amélie Tremblay

Graphisme
Geneviève Lafleur

En page couverture et photographies des pages 6 et 38 : Karine Courcy

Soutien financier
La publication de la revue étudiante FéminÉtudes a été rendue possible grâce à la générosité et le soutien financier de plusieurs organismes et associations étudiantes.

Nous tenons à remercier :
Le Fonds Anita Caron de l’Institut de recherches et d’études féministes (IREF), l’Association des étudiantEs des cycles supérieurs en science politique de l’UQAM, l’Association étudiante des cycles supérieurs en histoire, l’Association des étudiantes et des étudiants du module d’histoire, l’Association facultaire étudiante des sciences humaines de l’UQAM, l’Association facultaire étudiante de science politique et de droit de l’UQAM (AFESPED UQAM), ainsi que la Faculté des sciences humaines.

Un gros merci à tous de nous encourager.

L’équipe de FéminÉtudes tient également à remercier tous les auteurs-es ainsi que les artistes qui ont participé à cette onzième édition... sans vos idées et votre engagement, cette revue n’existerait pas. Nous aimerions aussi remercier Mercédès Baillargeon, France Doyon, Marie-Claude Pastorel, Yannick Quéau et Laurence Robitaille pour leur collaboration à la correction des textes, ainsi que Sarah-Claude Racicot pour son aide fort appréciée. Merci également à Lorraine Archambault et Céline O’Dowd pour leur patience et leur aide tout au long de l’année.

Enfin, c’est grâce à vous si nous pouvons, année après année, produire une revue d’une grande qualité qui alimente les réflexions et les débats sur les enjeux du féminisme. Pour terminer, un merci spécial à l’implication bénévole de toutes les membres de l’équipe FéminÉtudes 2006-2007.

À vous toutes et à vous tous, MERCI!

Impression
Phoenix Media
Tirage : 300 copies

© FéminÉtudes, les auteurs-es

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 2007
– Bibliothèque nationale du Québec, 2007

ISSN 1911-4176

À[venir]...

Éditorial par Isabelle Courcy et Karina Victoria Sieres

Ces dernières années, le féminisme a fait l'objet de fortes critiques de part et d'autre. C'est dans un tel contexte que l'équipe de *FéminÉtudes* a décidé de se pencher sur les enjeux et défis des féminismes de demain convaincue que leurs revendications sont toujours d'actualité. Ceux et celles qui ont répondu à notre appel vous proposent des pistes de réflexion sur ce thème par l'intermédiaire de textes variés allant de l'essai à la lettre d'opinion, en passant par le récit d'expérience et le texte de création.

La revue se distingue par sa forme hétéroclite et plurielle. Riche de cette diversité, elle présente des écrits qui sont façonnés par des savoirs à la fois académiques et expérimentiels. Rassemblant des points de vue éclectiques, parfois même divergents, cette édition collective reflète les idéaux, les perspectives, les moyens et les lieux investis par les auteur-es pour faire avancer la cause féministe. Certains des enjeux soulevés sont à l'agenda depuis longtemps et d'autres s'y sont ajoutés depuis peu. Quoiqu'il en soit, ils s'inscrivent dans le présent et orientent les luttes actuelles et futures.

...des identités variées

Plusieurs articles de ce numéro abordent la question de l'identité sous différents angles. Alors que Baillargeon, Gasser et Racine prônent l'éclatement des catégories binaires de genre et de l'identité femme globalisante, les textes de Sotiron et de Rousseau proposent une certaine forme d'*empowerment* par la valorisation de la « puissance féminine ». En outre, les auteur-es montrent à travers leur contribution les multiples facettes de l'identité (genre, sexe, ethnie, classe, croyances.), révélant ainsi toute la complexité du processus de construction identitaire.

...des engagements multiformes

Orientant les stratégies d'action, la question de l'identité nous amène à réfléchir sur la multiplicité et l'hétérogénéité des engagements féministes. Dans leur écrit respectif, Baillargeon, Lafleur et Rousseau centrent leur réflexion sur l'action individuelle qui participe à la transformation du politique et du domestique. Dans une optique plus structurelle, Hinse et Ral, Sotiron et Racine analysent les

tribunes ainsi que les formes de résistance et de mobilisation choisies par des groupes militants. S'inspirant du mouvement *queer*, Baillargeon et Racine proposent la subversion au quotidien des normes de genre afin de mettre à mal le système hétéronormatif. Pour d'autres auteur-es, l'engagement se manifeste par la revendication de la représentativité sociale des femmes que ce soit en politique ou dans tout autre domaine androcentrique (Gasser, Sotiron, Hinse et Ral, Quéau). Les enjeux reliés aux droits des femmes ainsi qu'à leurs conditions d'existence sont également étudiés notamment en ce qui a trait à la santé, au VIH-sida et à la violence dont elles sont victimes (Hinse et Ral, Lafleur, Rousseau). Sous la forme de photographies et de créations littéraires, Miss Tic, Roldan, et Courcy nous montrent que l'art féministe, à la fois de manière ludique, ironique et transgressive, constitue un vecteur pour résister, dénoncer et transformer.

...mais aussi des oppositions

Par ailleurs, lorsque l'on évoque la cause féministe, nous ne pouvons faire abstraction des nombreux agents qui y sont hostiles. À cet effet, des auteurs-es nous entretiennent sur des logiques d'exclusion encore présentes à l'intérieur d'espaces traditionnellement considérés comme « masculins » (Gasser, Quéau) ainsi que sur l'émergence de « nouveaux » discours antiféministes qui foisonnent sur Internet et dans les médias de masse (Quéau, le Blanc, Bertrand). Confrontées à la démagogie de groupes réactionnaires, le Blanc et Bertrand proposent des pistes de réflexions afin de contrer la montée du masculinisme.

Dans la foulée des textes qui composent cette édition de *FéminÉtudes*, d'autres défis viennent s'ajouter aux enjeux précédemment abordés. Un premier : s'interroger sur les schèmes de domination que nous pouvons en tant que féministes reproduire. Ainsi, s'impose la nécessité de tenir compte du contexte et de prendre conscience de nos cadres de référence dans l'étude du militantisme des femmes d'ici et d'ailleurs. Un second : favoriser l'échange et le dialogue entre les féministes des divers horizons. Au-delà des fondements théoriques et des postulats épistémologiques différents, nous croyons que des rapprochements peuvent se réaliser, et ce, à l'avantage de tous et de toutes.

Sommaire

Pour un féminisme post identitaire <i>par Mercédès Baillargeon</i>	5
L'écriture autobiographique au féminin : entre le défi du sujet traditionnel et la recherche d'un sujet différencié <i>par Gasser Khalifa</i>	9
Le féminisme et le nationalisme hindou <i>par Jean-Michel Sotiron</i>	17
Les Femmes et le Forum social mondial : un autre monde est-il possible? <i>par Amélie Hinse et Noëmi Ral</i>	20
Regard sur la féminisation des Forces canadiennes : vers la fin de préjugés? <i>par Yannick Quéau</i>	25
Porno et féminisme : entretien avec Lara Roxx <i>par Geneviève Lafleur</i>	33
Essai sur un nouveau discours féministe à l'égard de l'anti-féminisme <i>par Sophie le Blanc</i>	37
Anarchistes des genres <i>par Mario Racine</i>	42
Miss.Tic : art de la rue ou féminisme de terrain? <i>par Annie Rousseau</i>	44
Billet doux-amer. Comment rendre ses lettres de noblesse au féminisme? <i>par Chantal Bertrand</i>	49
GENDER <i>par Sébastien Roldan</i>	51

Pour un féminisme post identitaire

par Mercédès Baillargeon

Étudiante au baccalauréat en études littéraires, UQAM

Introduction

Depuis le XVII^e siècle, l'humanité a adopté une conception cartésienne du sujet. Libre et autonome, le sujet doté de raison possède en lui-même le fondement de toute vérité : il est capable de distinguer le vrai du faux, le laid du beau, le bien du mal. Cette conception du *cogito* donne lieu à des représentations du sujet complet, unifié et stable. Avec le féminisme, l'identité « femme » s'est constituée en se basant sur ces mêmes présupposés philosophiques. Cependant, l'arrivée du postmodernisme dans les années soixante-dix et quatre-vingt est venue bouleverser, à tous les niveaux, notre compréhension du sujet en remettant en cause sa conception classique comme pôle d'identité stable et de maîtrise de soi. Dans ce sens, le féminisme contemporain remet en question l'idée d'une identité « femme » universelle, ce qui aura pour conséquence, selon certaines, l'éclatement des catégories de genre et, par extension, le morcellement du mouvement féministe. Comme Nancy Fraser et Linda Nicholson le proposent (Fraser et Nicholson, 1990 : 19-37), il est nécessaire de développer une nouvelle épistémologie du féminisme qui ne se fonderait plus sur un métadiscours philosophique ; plutôt, il faut tenter d'en avoir une compréhension véritablement postmoderne en remettant en doute tout discours qui se donne comme étant une vérité universelle et englobante. Dans ce sens, la théorie *queer* propose non seulement de politiser le corps, mais aussi les champs du savoir et de la vérité (Bourcier, 2001 : 175). Selon moi, il semble que, plutôt que de pointer du doigt la pensée postmoderne en l'accusant d'avoir annihilé toute possibilité de mobilisation, il importe de revoir notre définition du politique afin d'en arriver à une conception plus mouvante et libre. Il faut donc créer de nouveaux paradigmes pour penser le féminisme et, plus particulièrement, l'action politique, qui se jouerait maintenant sur le plan de la subversion plutôt que sur le plan de l'opposition.

Qu'est-ce que le féminisme ?

Tout d'abord, je définirai ce qu'est le féminisme afin de comprendre l'importance centrale qu'occupe le militantisme dans sa théorisation. À la suite de Louise Toupin, je crois que nous pouvons dire qu'

il s'agit d'une prise de conscience d'abord individuelle, puis collective, suivie d'une révolte contre l'arrangement des rapports de sexe et la position subordonnée que les femmes y occupent dans une société donnée, à un moment donné de son histoire. Il s'agit aussi d'une lutte pour changer ces rapports et cette situation (Toupin, 1997 : 7).

Il est intéressant de remarquer qu'un des concepts sous-jacent sur lequel repose cette définition est l'idée d'une identité « femme » autour de laquelle TOUTES les femmes pourraient se regrouper. Or, cette vision a été fortement critiquée : d'abord, parce qu'elle nie la complexité de l'identité, qui n'est plus perçue comme une donnée stable mais plutôt comme une construction perpétuelle ; ensuite, parce qu'elle peut entraîner de nombreuses exclusions au sein du féminisme même. Ainsi, je crois que nous devons repenser les « paradigmes de référence politiques et théoriques univoques, indifférenciateurs et normatifs à terme » (Bourcier, 2001 : 180) dont nous avons hérité de la deuxième vague féministe.

L'identité « femme » : la pierre d'angle du féminisme

C'est dans cette même perspective que Fraser et Nicholson relèvent le fait que, bien que la pensée féministe tente de s'éloigner d'une conception dichotomique et moderniste des rapports sociaux de sexe, elle repose en grande partie sur des « quasi-métadiscours » (Fraser et Nicholson, 1990 : 27). En fait, les féministes se sont longtemps acharnées à trouver LA cause unique pour expliquer l'oppression des femmes, quelle que soit leur situation. Elles prennent donc pour acquis l'existence d'une expérience féminine commune à toutes les femmes et qui transcenderait le temps et l'espace. Ce faisant, elles essentialisent la catégorie

« femme » qui apparaît comme universelle. L'action féministe est donc, dans plusieurs cas, basée sur cette identité « femme » qui nous unit toutes dans une sorte de sororité, sans tenir compte de l'expérience individuelle de chacune. S'il existe réellement une condition d'existence féminine, elles peuvent revendiquer des droits et des libertés pour toutes les femmes, peu importe la race, l'âge, la classe sociale, etc. Mais comme le rappellent Fraser et Nicholson : « It has become clear that quasi-metanarratives hamper rather than promote sisterhood, since they elide differences among women and among the forms of sexism to which different women are differentially subject » (Fraser et Nicholson, 1990 : 33). Poussée à son extrême, cette conception peut nous amener à adopter, par exemple, des politiques de développement menant à l'impérialisme culturel, avec des mesures d'aide pour les femmes qui ne sont pas du tout adaptées à leurs besoins spécifiques. Il est donc nécessaire de repenser l'identité « femme », qui revêt en elle-même un caractère essentialisant, et dont certaines féministes ont de la difficulté à se détacher.

Une nouvelle conception du pouvoir...

D'autre part, si la façon de concevoir le sujet du féminisme a évolué, la manière de voir « l'ennemi » des femmes a aussi changé. Contrairement aux féministes de la deuxième vague, plusieurs « femmes » d'aujourd'hui ne dénoncent plus le patriarcat tout puissant afin de se libérer de son emprise. À la suite de Foucault, le féminisme postmoderne conçoit le pouvoir en terme de relations susceptibles de se produire partout et surtout, là où on s'y attend le moins (Bourcier, 2001 :

182). Mais s'il est impossible de se défaire totalement de ces relations de pouvoir, je crois que nous pouvons, à tout le moins, exercer une résistance face au système normatif et trouver de nouvelles façons de concevoir l'action



politique. Ainsi, le féminisme s'éloigne d'une vision marxiste du pouvoir comme étant une structure qui vient de plus haut que nous et à laquelle nous sommes toutes et tous soumis-es. Du coup, les classes « hommes » et « femmes » ne sont plus opposées ; chaque individu peut être à la fois dominant et dominé, selon la situation. Suivant cette logique, il serait insensé de se positionner en situation de lutte contre un pouvoir diffus, instable et mouvant ; il importe donc de développer de nouvelles stratégies d'action qui prennent en considération la nature même du pouvoir dominant.

Quelques pistes de réflexion...

C'est ainsi que les féministes se trouvent confrontées à d'importantes remises en question : est-il possible de penser l'action féministe sans recourir à une identité « femme » ? Judith Butler pose la question en d'autres termes : « is "unity" necessary for effective political action ? » (Butler, 1990 : 15) Je vous présenterai la réponse qu'apportent Judith Butler et Marie-Hélène Bourcier en proposant de nouvelles stratégies d'action qui s'inscrivent dans la mouvance *queer* actuelle. Apparue à la fin des années quatre-vingt, la théorie *queer* cherche à repenser les identités en dehors des cadres normatifs d'une société envisageant la différence sexuelle comme la base d'un clivage binaire entre les hommes et les femmes : « Est donc *queer* ce qu'on ne peut précisément localiser, ce qui interroge nos catégories de pensée, ce qui appartient à la déviance par rapport à une norme qui se présente comme claire et délimitée » (Lamoureux, 2005 : 91). Ainsi, bien que Butler ne s'y identifie pas, il semble que les études *queers* se soient largement inspirées de son travail en proposant une vision performative des divisions sexuelles, explorant la figure du *drag-queen*, et tout ce qui provoque et dérange le discours hétéronormatif courant. Bien qu'on leur reproche de perdre de vue l'extension des différences sexuelles dans nos positions sociales en accordant une trop grande place au symbolique et au performatif, ces deux théoriciennes cherchent de nouvelles façons de politiser le corps en plus des champs du savoir et de la vérité (Bourcier, 2001 : 175). Ainsi, elles reviennent sur « [...] les modes de constitution du mouvement féministe pour mettre en lumière

sa difficulté à se penser en termes d'un « nous » différencié constitué sur la base de « je » complexes » (Lamoureux, 1996 : 280). Il importe donc de penser l'action féministe sur le mode de la diversité et de la pluralité sans enfermer les « femmes » dans des rôles sociaux de sexe, « [...] [without *assuming*] in advance what the content of "women" will be » (Butler, 1990 : 24).

Judith Butler et la subversion des genres

Dans un premier temps, Butler nous propose de concevoir l'identité de genre comme une construction performative créée par le pouvoir itératif des normes sociales masculine et féminine. Afin de devenir le sujet du féminisme, les femmes ont dû constituer leur propre subjectivité. Cependant, il semble qu'elles ne puissent parvenir à une certaine unité et à une stabilité identitaire qu'au sein de la matrice hétérosexuelle, réifiant du coup les rapports de genre. Ce que Butler appelle « la matrice hétérosexuelle » réfère, en fait, à « [...] une grille d'intelligibilité culturelle qui naturalise les corps, les genres et les désirs » (Butler, 2003) hétérosexuels. Il faut donc revoir le modèle du féminisme en plaçant la variabilité de la construction identitaire au centre de l'analyse. Cette nouvelle vision permet de remettre en question le caractère immuable du sexe et de le considérer comme étant toujours déjà du genre. Une chose est certaine pour elle : il faut « [...] repenser totalement les catégories de l'identité dans le cadre de rapports de genre qui sont fondamentalement asymétriques » (Butler, 2005 : 75). Cette identité est bouleversée dès lors que l'on remet en question les concepts de sexe, de genre et de sexualité. L'institution de l'hétérosexualité

obligatoire, qui apparaît comme une donnée innée et stable, divise les deux genres en utilisant comme outil le désir hétérosexuel. De plus, l'illusion d'un genre stable est créée de façon performative en répétant une série d'attributs culturellement encodés qui crée une binarité homme/femme. En outre :

si le genre est une sorte de pratique, une activité qui s'accomplit sans cesse et en partie sans qu'on le veuille et qu'on le sache, il n'a pour autant rien d'automatique ni de mécanique. Bien au contraire. Il s'agit d'une sorte d'improvisation pratiquée dans un contexte contraignant (Butler, 2004)

De ce fait, il est nécessaire de remettre en question le pouvoir lui-même en subvertissant les idées d'identité et de sexualité sur lesquelles il repose. La norme du genre s'impose donc comme une contrainte à laquelle l'individu doit se soumettre puisqu'il peut devenir dangereux de sortir de ce cadre d'intelligibilité : « Pour moi, il n'y a pas d'autre manière de comprendre la violence exercée contre les minorités de genre et de sexe : il s'agit en effet toujours de l'imposition forcée d'un système normatif » (Butler, 2004 : www.univ-lille3.fr/set/cadre-butler.html). Par contre, tout un chacun possède, comme chez Foucault, une certaine capacité d'agir, un espace pour négocier la norme au quotidien, grâce à laquelle chaque personne peut subvertir les identités de genre tout en résistant aux modèles d'assimilation. Cependant, bien loin d'imaginer le sujet comme étant autonome et libre de toute contrainte sociale, Butler comprend l'*agency* comme une « [...] capacité à faire quelque chose de ce qui est fait de moi » (Butler, 2004), comme une forme de résistance au système dominant.

Marie-Hélène Bourcier et l'action *queer*

Ensuite, Bourcier reprend le concept de performativité afin d'arriver à concevoir une véritable politique *queer*. Elle remet en question les méta-discours du savoir et de la vérité, en proposant une action politique qui se baserait sur un « nous » à construire, instable et flou. Ainsi, la pensée *queer* adopte la théorie de Butler en affirmant, dans une optique constructiviste, que la création de l'identité sexuée est une opération performative qui agit comme une parole d'autorité. Il n'y aurait donc pas plus d'identité « homme » ou « femme » que d'identité gaie ou lesbienne. Dans ce sens, les *queers* refusent l'idée d'un sujet politique unifié ; cela aurait tendance à créer des exclusions au sein du mouvement féministe en ne tenant pas compte de la complexité de l'identité. D'ailleurs, on leur a souvent reproché de rendre l'action politique impossible en provoquant une surfragmentation des causes et du sujet politique (Bourcier, 2001 : 193). Par contre, pour Bourcier, l'implication politique *queer* se joue à un autre niveau. En effet, les *queers*, loin de rêver d'une utopie post-genre, considèrent qu'il est impossible d'éliminer tous types de relations de pouvoir ; ils suggèrent donc d'opposer une résistance à l'hégémonie hétérosexuelle en adoptant certaines contre-pratiques ou en créant des contre-productions discursives. Ainsi, l'approche *queer* « [...] se fonde sur l'idée que les instruments que l'on a à sa disposition pour contrer le régime hétérosexuel viennent de l'hétérosexualité » (Bourcier, 2001 : 188). C'est donc de l'intérieur qu'il faut combattre le système hétéronormatif en le retournant contre lui-même. Dans ce sens, la théorie *queer* parvient à déconstruire les identités sexuées en mettant au jour

les mécanismes discursifs et normatifs les constituant. Il n'est donc plus question de combat à finir entre les hommes et les femmes, mais de subversion des genres. En outre, plutôt que de poursuivre de grands desseins politiques, les *queers* favorisent des gestes de « [...] résistance aux pouvoirs se fai[sant] à un micro-niveau, hors des circuits classiques de la politique traditionnelle » (Bourcier, 2001 : 189), ce qui peut rendre l'action politique presque invisible. Autrement dit, les *queers* « [...] refus[ent] de s'impliquer dans les termes posés par une forme d'autorité ou un régime disciplinaire et cherch[ent] plutôt à trouver la position stratégique qui permet d'en exhiber les mécanismes » (Bourcier, 2001 : 191). Ainsi, la théorie et la pratique *queers* accordent une place centrale à la performativité et aux formes de représentation qui permettent de dénaturaliser le processus de sexuation et donc, de le re-politiser. Bien plus que de simples opérations de renversement de l'ordre symbolique, il apparaît que ce type de pratiques subversives fragilise l'hégémonie hétérosexuelle en mettant au jour les failles de son discours.

Conclusion

Au total, il semble que notre compréhension du féminisme a beaucoup évolué au cours des dernières décennies. Sous l'influence du postmodernisme, nos conceptions de l'identité « femme » et du pouvoir ont énormément changé. Cependant, je crois qu'une nouvelle compréhension de l'oppression des femmes appelle de nouvelles formes d'action politique. Nous devons donc revoir notre définition du militantisme, qui est toujours marquée par une identité « femme » globalisante. Aujourd'hui, il n'est plus nécessaire de descendre dans la rue et de scander des slogans pour poser une

action politique. Suivant les propositions de Butler et de Bourcier, l'action militante se fait à un micro niveau, de façon presque imperceptible, chacun subvertissant à sa manière les normes du genre. Il me semble que cette nouvelle posture peut être très riche pour la critique féministe puisqu'elle permet un cadre de pensée beaucoup plus flexible et allant bien au-delà d'une analyse binaire des rapports sociaux de sexe. En outre, je crois que nous pouvons nous réapproprier un slogan très populaire chez les féministes radicales et qui, encore aujourd'hui, demeure actuel : « *The personal is political* ». Ainsi donc, plutôt que de ramener la sphère personnelle sur la scène publique, nous pourrions dire que chaque action individuelle est toujours déjà inscrite dans un cadre politique plus large. Bref, Butler déclare que « [...] vivre, c'est vivre une vie politique en relation avec le pouvoir et avec autrui, c'est accepter sa part de responsabilité dans la construction d'un avenir collectif » (Butler, 2004).

Bibliographie

- BOURCIER, Marie-Hélène. (2001) « Foucault et après, théorie et politiques queers entre contre-pratiques discursives et politiques de la performativité », dans *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Éditions Balland, coll. « Modernes », pp. 175-194.
- BUTLER, Judith. (2005) *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, Éditions La Découverte, 283 pages.
- BUTLER, Judith. (2004) *Faire et défaire le genre*. Conférence donnée à l'Université Paris X-Nanterre, Centre de recherche sur l'art et l'École doctorale « Connaissance et culture », 25 mai, [En ligne] www.univ-lille3.fr/set/cadre-butler.html.

BUTLER, Judith. (2003) « "Les femmes" en tant que sujet du féminisme », dans *Raisons politiques : Le corps du libéralisme (volume 2)*, no. 12, [En ligne] http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RAI&ID_NUMPUBLIE=RAI_012&ID_ARTICLE=RAI_012_0085.

BUTLER, Judith. (1990) « Introduction », dans *Gender Trouble*, New York, Routledge, coll. « Thinking Gender », pp. 5-27 (172 pages).

FRASER, Nancy et NICHOLSON, Linda. (1990) « Social Criticism Without Philosophy : An Encounter Between Feminism And Postmodernism », dans NICHOLSON, Linda (dir.), *Feminism/Postmodernism*, New York/Londres, Routledge, coll. « Thinking Gender », pp. 19-38.

LAMOUREUX, Diane. (2005) « La réflexion queer : apports et limites », dans MENSAH, Maria Nengeh (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, pp. 91-103 (247 pages).

LAMOUREUX, Diane. (1996) « Féminins singuliers et féminins pluriels », dans ELBAZ, Mikhaël et al. (dir.), *Les Frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec*, coll. « Sociétés et mutations », Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, pp. 270-286 (374 pages).

TOUPIN, Louise. (1997) « Les courants de pensée féministe », dans *Qu'est-ce que le féminisme ? Trousse d'information sur le féminisme québécois des vingt-cinq dernières années*, Montréal, Relais-femmes/Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine, 116 pages.

L'écriture autobiographique au féminin : entre le défi du sujet traditionnel et la recherche d'un sujet différencié

par Gasser Khalifa

Stagiaire postdoctoral en études littéraires

La relation entre écriture et identité est ressentie comme une nécessité par la femme. Comment écrire quand une identité vous est refusée ? À la limite, c'est le problème de l'autobiographie non signée : elle ne peut exister.

Béatrice Didier, *L'écriture-femme*

Depuis les vingt dernières années, la critique féministe de l'autobiographie qui s'est développée en Amérique du Nord, surtout aux États-Unis, a contribué à faire reconnaître l'ampleur et la valeur de l'écriture au féminin, en signifiant ses particularités et en mettant à l'étude des œuvres qui avaient été exclues de la « Grande littérature », en raison du manque de statut du sujet scripteur féminin. Cette révolution ne s'est pas déroulée sans heurts : c'est en effet par la remise en cause variée et radicale des partis pris des études théoriques de plusieurs critiques s'étant principalement intéressés à l'autobiographie à partir d'une perspective masculine qu'elle a pu se produire pour faire reconnaître une poétique propre à l'écriture autobiographique au féminin. Notre objectif sera donc de présenter les différentes étapes de ce parcours vers une théorisation de l'écriture autobiographique au féminin.

Si les critiques postmodernes annoncent la mort du sujet, le propos principal des théoriciennes féministes en littérature a été de démontrer que les femmes n'ont jamais vraiment pu vivre leur subjectivité, et qu'elles ont été « forcées à concevoir des stratégies d'auto-représentation différentes et, dans une certaine mesure, oppositionnelles » (Morgan, 1992 : 29). La théorisation du sujet autobiographique au féminin par les féministes anglophones permet

de combler la principale faille des approches existantes de l'autobiographie, soit l'absence de toute considération pour un aspect fondamental de l'identité, à savoir le *gender* ou genre sexuel. Parmi ces analystes, nous retrouvons Mary Jean Green qui, dans son article intitulé « Structures de la libération : Expérience féminine et forme autobiographique au Québec », soutient que des autobiographies de femmes « [font ressortir] des traits spécifiques [...] montr[ant] qu'il existe bel et bien un genre autobiographique au féminin » (Green, 1992 : 185). Elle en souligne les traits récurrents, notamment une plus grande importance accordée aux rapports avec autrui, de même qu'une apparente absence de structure ou de forme. Nancy K. Miller parle, quant à elle, de l'émergence d'une subjectivité au féminin « plus cérébrale » aussi bien que « plus sexy » durant la période postmoderne où la critique dominante tend vers « la déconstruction massive de la subjectivité, [...] là où s'est soulevée toute la question de la subjectivité féminine » (Miller, 1992 : 29). Janice Morgan est également de son avis : elle affirme que c'est à la même époque où la tradition masculine constate la mort du sujet, que « les critiques féministes s'affairent, elles, à introduire dans l'écriture la présence manifeste du corps » (Morgan, 1992 : 29).

Dans leur étude portant sur l'autobiographie, Éliane et Jacques Lecarme constatent, pour leur part, que la thématique du corps occupe davantage de place dans les écrits des femmes que dans ceux des hommes. Selon eux, celles-ci seraient « soucieuses de dire la spécificité du corps féminin, tout en renouvelant ou en subvertissant les discours attendus sur le sujet » (Lecarme, L. et J, 1997 : 97). Ils estiment que « [l'écrivaine] trouve, le plus souvent, son

identité véritable dans la construction de sa vie affective et intellectuelle, ce qui dessine les étapes d'une progressive émancipation » (*Ibidem*).

Parmi les théories féministes qui ont émergé dans le dernier quart du ^{xx}e siècle, certaines voient dans l'autobiographie au féminin la manifestation d'une « autre » poétique, d'un rapport entre genre et *gender*. Nous commencerons donc par définir le concept de *gender*, puis nous montrerons l'intérêt qu'il a suscité dans les études menées récemment sur la subjectivité des femmes. À la lumière de ceci, nous verrons de quelle manière la critique féministe, plus particulièrement anglo-américaine, remet en question le discours patriarcal sur l'autobiographie pour développer en bout de piste une autre approche de l'autobiographie au féminin.

Révision féministe des théories dominantes « masculines » de l'autobiographie

Le *gender*

Quelle est l'influence du *gender* sur la production d'un texte dans un genre littéraire comme l'autobiographie ? C'est autour de cette question que s'est axée la démarche théorique de certaines féministes. Le terme apparaît pour la première fois dans les années quatre-vingt. Depuis, plusieurs livres et articles qui avaient pour sujet l'histoire des femmes ont substitué dans leurs titres le terme *gender* à celui de « femme ». En effet, selon Joan Scott, le genre sexuel (appelé *gender* en anglais) est un concept de construction mentale, sociale et culturelle qui a récemment été utilisé pour désigner

les *femmes* parce que ce terme possède « une connotation plus objective et neutre que le mot “femme” » (Scott, 1988 : 129). La *Women's Studies Encyclopedia* le définit comme étant « a cultural construct : the distinction in roles, behavior, and mental and emotional characteristics between females and males developed by a society » (Tierney, 1991 : 153). Plusieurs critiques et psychologues, qui se sont intéressés à ce terme, sont parvenus à en élaborer diverses autres définitions. L'une d'elles le met en rapport avec la pensée et considère qu'il révèle « how the social circumstances of being female or male lead to the development of sex-differentiated cognitive schemata and abilities [...], and the maintenance of *gender* differentiation » (Crawford, M. et Margaret, G., 1989 : vii). En d'autres termes, cela signifie que féminité et masculinité peuvent être considérées comme des codes ou des conventions sociales, faisant en sorte que certaines observations et connexions sont acceptées, tandis que d'autres sont rejetées. La difficulté de la remise en question de la pratique de différenciation repose sur le fait que le « *gender* has functioned as a largely nonconscious ideology. What is taken for granted, what is “obvious” about human nature, is the most difficult to analyze » (*Ibidem*). On peut aussi traiter du *gender* en tant que « catégorie sociale imposée à un corps sexué » (Scott, 1988 : 129), laquelle déterminerait la création entièrement sociale des idées sur les rôles propres aux hommes et aux femmes. Il devient alors une manière d'indiquer des constructions sociales. Selon Joan Scott, le *gender* est non seulement un élément constitutif de la relation sociale, mais représente également « une façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott, 1988 : 143).

Partant de cette conception d'un genre sexuel différencié, les théoriciennes de l'autobiographie au féminin que sont Mary Mason (1980), Estelle Jelinek (1986), Sidonie Smith (1987), Suzanne Friedman (1988), Shirley Neuman (1992), Janice Morgan (1992) et Julia Watson (1993) font preuve d'une conception élargie, hétérogène et plurielle du sujet autobiographique et de son discours, une conception qui contraste avec la définition du sujet hégémonique proposée par la critique « androcentrique¹ » du genre. À l'intérieur de cette « autre poétique », deux tendances se dégagent. La première, dite *poétique de la différence*, qui regroupe Estelle Jelinek, Mary Mason, Susan Friedman, Mary Jean Green et Sidonie Smith, définit le sujet féminin comme l'opposé du sujet androcentrique proposé par la critique dominante. La seconde, dite *poétique des différences*, évite de poser des limites à l'écriture des femmes en tenant compte de l'inscription textuelle d'une identité féminine située au croisement de multiples facettes (genre sexuel, sexualité, ethnie, classe, contexte). Cette conception pourrait faire varier la représentation du sujet féminin d'une autobiographie à l'autre, d'un contexte sociohistorique et géolinguistique à l'autre. Parmi celles qui adhèrent à cette dernière tendance, nous retiendrons les noms de Julia Watson, Shirley Neuman et Françoise Lionnet.

Il apparaît donc clairement que les tendances féministes se démarquent des théories masculines dominantes concernant l'autobiographie. Qui plus est, les critiques féministes en sont toutes venues à penser que le concept d'un sujet individuel, tel que préconisé par Georges Gusdorf, ne s'applique aucunement à la conscience des femmes et des minorités ethniques.

La conception du sujet autobiographique traditionnel — celui décrit par Lejeune et Gusdorf, entre autres — ne tient pas compte, selon Susan Friedman, de l'identité imposée par la culture aux groupes de femmes et aux individus marginalisés en raison de leur ethnie, de leur religion ou de leur orientation sexuelle, et « ignore the differences in socialization in the construction of male and female gender identity » (Friedman, 1998 : 72). Ce modèle classique de l'autobiographie met l'accent sur le *bios*, selon les principes de référentialité et d'exemplarité, et sur l'*autos*, à savoir sur les procédés employés par l'autobiographe dans sa quête de soi. Les théoriciens de cette approche excluent la contribution féminine au développement du genre, car les autobiographes femmes n'ont pas, à leurs yeux, le statut de sujet-scripteur. Georges Gusdorf, Philippe Lejeune, Stephen Shapiro, Johan Mandel, Jean Starobinski entre autres énoncent ainsi les principaux paramètres de l'*autobiographie canonique* : l'individualité, la chronologie, l'égoïsme, la véracité des faits relatés et la linéarité du texte. Selon eux, le récit doit porter sur une portion significative de la vie de l'individu. En outre, ils insistent pour qu'il y ait une temporalité rétrospective qui montre le développement de sa personnalité. Ainsi, plus la narration s'étend sur une période significative de l'existence de l'autobiographe, plus le lecteur est en droit de s'attendre au récit personnel digne de ce nom. De nombreuses critiques s'attachent à cet aspect totalisant d'une existence linéaire. Le sujet autobiographique typique, tel que vu par les théoriciens de ce genre littéraire, s'apparente nettement au « Grand homme » et exclut le plus souvent la femme, puisqu'elle n'est pas perçue comme sujet individualisé. Pour cela, nombre de femmes

sont éliminées de leur corpus parce que leur écriture n'est ni linéaire, ni chronologique.

Généralement, les théoriciennes féministes commencent par réfuter les théories dominantes de l'approche traditionnelle de l'autobiographie appliquée aux textes écrits par des hommes. Selon Anne-Marie Gauthier :

Ces critiques [féministes] en arrivent toutes à un constat similaire [...] : forgeant leurs théories et modèles à partir du *bios*, de l'*autos* et du *graphe*, retrouvés presque exclusivement dans des autobiographies d'hommes (blancs et occidentaux), la critique dominante confond ce paradigme « androcentrique » avec une norme générique universelle et exclut du canon tous les récits de vie qui n'y correspondent pas (Gauthier, 1996 : 42).

Les critiques féministes insistent par ailleurs sur la nécessité d'une « autre » poétique de l'autobiographie, en raison de la conception métaphysique de la subjectivité inhérente au genre selon les théories dominantes, c'est-à-dire celles qui gravitent autour des normes complémentaires d'exemplarité et d'individualité. Parmi les critiques de la conception de Gusdorf, nous retrouvons Julia Watson, qui considère que les travaux de ce dernier représentent le modèle de cette pensée limitative du *bios* qui règne au sein de la critique dominante du genre, puisqu'il définit l'autobiographie « as a uniquely Western form and one of the highest achievements of the Western civilizing mission precisely for its fidelity to, and celebration of, *bios*. Gusdorf praises autobiography as the “conscious awareness of the singularity of each individual life” » (Watson, 1993 : 58). D'autre part, les critères proposés par Philippe Lejeune pour

stabiliser un genre flou comme l'autobiographie deviennent des exigences qui le restreignent : « L'autobiographie ne comporte pas de degré, c'est tout ou rien » (Lejeune, 1975 : 25). Or la notion du « pacte autobiographique » qu'il propose, insiste sur l'existence d'une vérité confiée par l'auteur(e) à son lecteur ou à sa lectrice. Ce pacte est dégagé et scellé, selon Lejeune, par l'indice du nom propre de l'auteur(e) : « C'est dire que toutes les questions de fidélité dépendent en dernier ressort de la question de l'authenticité qui elle-même s'exprime autour du nom propre » (Lejeune, 1975 : 26). En ce sens, même si le texte exprimait ouvertement la subjectivité d'une femme sans être signée de son nom réel, il n'appartiendrait pas forcément au genre autobiographique. La formule (nom d'auteur = nom de narrateur = nom de personnage principal) s'applique rarement aux ouvrages féminins. Pour cette raison, nul texte de femme n'apparaît dans son livre *Le pacte autobiographique* (1975).

Si la critique dominante accorde une place importante au « nom propre » dans le projet autobiographique, les féministes vont au-delà de cette obligation en cherchant à comprendre les raisons pour lesquelles les femmes n'étaient pas manifestement sensibles à conclure le pacte par leur nom propre. Conscientes des interdictions qui pèsent sur leur acte, sur leur sexe et sur leur texte, les femmes autobiographes semblent hésiter à livrer leur vie au public d'une façon directe, c'est-à-dire avec la formule la plus traditionnelle (pacte autobiographique clair, nom propre, identification entre auteur, narrateur et personnage), comme le remarquent Éliane et Jacques Lecarme : « Publier ses écrits, parler de soi [pour une femme], revient à transgresser un tabou [...]. Ce relatif effacement du

moi individuel est le produit de stratégies multiples. À commencer par le choix de certains pactes où l'auteur se plaît à brouiller les cartes» (Lecarme, L. et J., 1997 : 133). C'est pour cela que l'écriture autobiographique au féminin est considérée comme une transgression des normes établies par une société patriarcale et du discours dominant que tiennent les hommes à l'intérieur de la culture littéraire. Nous croyons qu'elle constitue, pour les femmes, un double mode de transgression. En effet, pour ces dernières, écrire sur elles-mêmes, sur leur vie intime et sur leur famille a toujours été difficile en raison des interdits qui, de tout temps, leur ont été imposés. C'est pourquoi, dans les autobiographies féminines, se mélangent allègrement la fiction et la réalité, l'aveu et la pudeur, l'intime et le connu, et sont omniprésents l'ambiguïté, la fragmentation, le discontinu, les vides.

Confrontation des perceptions masculines et féminines de l'autobiographie

Certains critiques comme Georges Gusdorf et James Olney évoquent le concept d'un moi isolé comme motif et modèle de l'écriture de soi, comme nous l'avons étudié plus haut. Le premier souligne tout d'abord l'impossibilité de l'autobiographie dans « un paysage culturel où la conscience du moi est absente » (Gusdorf, 1956 : 123), puis il met en relief les traits caractéristiques principaux de ce genre d'écriture, à savoir la singularité et la grandeur de la vie relatée. Pour sa part, Olney considère lui aussi que ce genre littéraire « is surrounded and isolated by his own consciousness, an awareness grown out of unique heredity and

unique experience [...] separate selfhood as the very motive of creation » (Olney, 1973 : 22). Dans son anthologie critique, il insiste en effet sur le fait que l'autobiographie représente un acte créatif et expressif comportant « a defense of individual integrity in the face of otherwise, confusing, swarming and inimical universe » (Olney, 1980 : 15). Ni l'un ni l'autre ne tient compte de la différence qui pourrait exister entre les écrits autobiographiques des hommes et des femmes. À cet égard, Julia Watson, à qui l'on doit l'expression « bios-bias² », a fortement critiqué Gusdorf pour avoir défini l'autobiographie comme étant la manifestation artistique de l'idéologie individualiste occidentale « strictly white, male, and high literate » (Watson, 1993 : 60). Elle a par contre souligné la pertinence des réflexions de Louis Renza et John Sturrock, entre autres, qui ont pour leur part situé l'autobiographie à l'intersection de l'histoire et de la fiction, tout en signalant les limites de leur approche puisqu'ils se réfèrent à des œuvres canoniques uniquement masculines qui exposent des vies exemplaires, « that [are], worth writing » (*Ibidem*). Par ailleurs, Watson a réinterprété la notion de *bios* à partir d'œuvres féminines et a constaté que dans celles-ci, le monument normalement érigé à la stabilité et à l'individualité dans les autobiographies masculines laisse plutôt place à l'altérité et au dialogue.

L'image individualiste de l'autobiographie pourrait être partiellement acceptée par Susan Friedman, alors qu'elle fait référence à des psychanalystes qui croient que « the healthy ego is defined in terms of its ability to separate itself from others » (Friedman, 1992 : 73). Mais Friedman a également signalé que Gusdorf n'a

pas su reconnaître que le *soi*, la création sur *soi* et la conscience de *soi* sont profondément différents selon que l'on est un homme ou une femme, issu(e) d'une communauté minoritaire ou non occidentale. Elle a d'ailleurs tenté d'élaborer une nouvelle version féminine de la position de Gusdorf, version qui inverse la théorie de celui-ci : « l'autobiographie est possible quand une femme ressent qu'elle existe à l'intérieur des autres et par rapport à eux » (*Ibidem* : 79). L'autobiographie féminine n'existe donc qu'à partir du moment où la femme sent qu'elle est en interrelation avec les autres. Friedman considère en effet que le sens véritable de l'identité, de l'interdépendance et de la communauté, mis de côté par Gusdorf, sont en fait les éléments clés du développement de l'identité féminine.

Françoise Lionnet, pour sa part, insiste sur le fait que la construction identitaire du sujet est interdépendante de son contexte socioculturel, historique et géographique. Cela implique que les définitions et les perspectives du *moi féminin* sont toujours influencées par différents éléments culturels, sociaux et économiques. Shirley Neuman nous rappelle, elle aussi, que « what is often hypothesized as a fundamental female quality was in fact the product of cultural norms » (Neuman, 1991 : 3). S'intéressant aux « surdéterminations culturelles » qui façonnent différemment le soi chez les filles et les garçons, Nancy Chodorow affirme que « la conscience de soi, chez les femmes, se retrouve en continuité avec l'entourage » (Chodorow, 1978 : 167). De telles normes et de telles valeurs font du moi, selon Teresa de Lauretis, « a network of identities rather than a coherent self » (De Lauretis, 1987 :

18). Cette chercheuse affirme que les femmes se distinguent par une subjectivité multiple et contradictoire :

What is emerging [...] is the concept of multiple, shifting, and often self-contradictory identity, a subjectivity that is not divided in, but rather [...] at odds with language, an identity made up of heterogeneous [...] representations of *gender*, race, and class and often indeed across languages and cultures (De Lauretis, 1989 : 9).

Une autre voix allant dans le même sens affirme que la compréhension de l'individu nécessite la compréhension de son appartenance culturelle : selon Michelle Z. Rosaldo, « individuality or innerness is shaped by culturally laden sociality » (Rosaldo, 1984 : 141). Ces critères signifient que le sens de l'identité féminine devient collectif, pluriel ou conduit même parfois à un abandon de soi. Une femme se fait toujours rappeler, de manière récurrente, qu'elle en est une. Simone de Beauvoir décrit la différence entre l'écriture masculine et l'écriture féminine comme étant liée au rôle que l'homme attribue à la femme, à savoir *l'Autre* qui se définit « non en soi mais relativement à lui », alors que la femme accorde la pleine autonomie à l'homme, sans que cela lui enlève à elle-même sa propre identité. Pour cette raison, elle ajoute dans l'introduction de son ouvrage *Le deuxième sexe* :

Si je veux me définir, je suis obligée d'abord de déclarer : « je suis une femme » ; cette vérité constitue le fond sur lequel s'élèvera toute autre affirmation. Un homme ne commence jamais par se poser comme un individu d'un certain sexe ; qu'il soit un homme, cela va de soi (De Beauvoir, 1949 : 14).

De nombreuses années plus tard, Susan Friedman réitère la position de l'écrivaine française en soulignant que « [the] white man has the luxury of forgetting his sex. He can think of himself as an "individual". Women [...] reminded at every turn [...] of their sex [...] have no such luxury » (Friedman, 1998 : 75). Par ailleurs, à propos de la créativité et de l'écriture de la femme, Anaïs Nin a clairement montré les multiples rôles de la femme et comment ceux-ci sont intrinsèquement liés, ce qui est d'autant plus remarquable dans les autobiographies :

The woman was born mother, wife, sister. She was born to represent union, communion, communication, she was born to give birth to life and not to insanity [...]. Woman was born to be the connecting link between man and his human self [...]. Woman has this life-role, but the woman artist has to fuse creation and life in her own way, or in her own womb if you prefer [...]. I do not delude myself as man does, that I create in proud isolation, I say we are bound, interdependent [...]. Woman's role in creation should be parallel to her role in life (Nin, 1967 : 234).

Selon Rowbotham, les femmes ont bouleversé les identités imposées par la société et ont laissé le signe de leur présence dans leurs récits autobiographiques. Leurs signes sont toutefois marginaux quand ils sont placés dans un contexte où l'individualité est définie comme la séparation du *soi* par rapport aux autres. Contrairement à la position de Gusdorf, ce *soi* autobiographique ne s'oppose pas aux autres et n'existe pas en dehors des autres. Rowbotham établit une comparaison avec le miroir. Elle remarque en

effet que « l'ordre social dominant est là, bien présent, comme une grande galerie des glaces resplendissante. Il est le maître du monde mais aussi de ce qu'on voit et de ce qu'on entend » (Rowbotham, 1976 : 63). Elle soutient également que lorsqu'une femme se regarde dans un miroir, elle n'obtient pas en retour une image unique ou indépendante d'elle-même, mais plutôt, selon les termes de Susan Friedman, « a reflecting surface of cultural representation into which a woman stares to form an identity » (Friedman, 1998 : 75). Rowbotham ajoute que, parfois, lorsque des femmes tentent de se reconnaître dans leur milieu culturel et social, elles commencent d'abord par avoir une vision « fragmentaire et spécifique » d'elles-mêmes ou par développer « une conscience collective qui pénètre la conscience individuelle et la transforme » (Rowbotham, 1976 : 76). À cet égard, les notions d'identité collective et de « double conscience de soi » nous amènent aux interrogations suivantes : Est-ce qu'une femme peut s'écrire elle-même ? En tant que sujet dominé, défini par la culture patriarcale, est-elle véritablement en mesure d'élaborer une écriture autobiographique ? Betty Bergland explique bien le dilemme des femmes autobiographes en énonçant deux questions : « Comment une femme, perçue dans la culture comme *l'Autre*, représente-t-elle le *Soi* ? Comment comprendre le sujet parlant situé dans l'ordre symbolique dominant ? » (Havercroft, 1996 : 7) Ces réflexions ne sont pas sans évoquer l'étude de Rowbotham, *Conscience des femmes, monde de l'homme* (1976), dans laquelle elle énonce que l'identité des femmes a été définie par la culture patriarcale et que celles-ci ont été perçues comme des « objets biologiques » tandis que les hommes forment des

« sujets dominants » (Rowbotham, 1976 : 65). La femme écrirait ainsi davantage pour elle que pour les autres, dans un dessein libérateur. Margaret Cavendish a, par exemple, revendiqué les motifs de son écriture face à ceux qu'elle a qualifiés de « lecteurs censeurs » : « J'écris pour moi, non pour eux » (Citée dans Morgan, 1992 : 30). Janice Morgan renchérit en affirmant, à propos de Cavendish : « Elle écrit pour sa vie même [...] pour sauver de l'oubli total qu'engendre la mort une identité précaire et occultée par les pratiques juridiques d'une culture patriarcale » (*Ibidem*).

De tout ce qui précède, nous pouvons affirmer que les féministes anglophones ont réussi à imposer une remise en cause des théories dominantes de l'autobiographie. En repensant le rapport entre genre littéraire et *gender*, elles ont valorisé l'écriture personnelle de leur sexe, mais certaines d'entre elles sont tombées dans le piège de cantonner l'écriture autobiographique au féminin dans une conception essentiellement altruiste, et connaissent par conséquent le même tort reproché à la critique androcentrique. Il importe de noter que certaines féministes ont révisé les tendances altruistes de l'autobiographie. Pour faire émerger un autre discours critique sur l'autobiographie au féminin, Neuman a proposé *une poétique des différences*. Cette nouvelle tendance amenée par Neuman vise donc à replacer l'étude du sujet féminin dans le discours autobiographique du côté de la donnée biographique pour se concentrer sur l'écriture en tenant compte de la manière dont la subjectivité féminine est présentée dans le texte. Pour y arriver, elle juge nécessaire de reconnaître l'*agentivité*³ du sujet qui se définit comme le pouvoir de prendre sa place, d'agir dans sa vie et de réaliser son potentiel malgré

les difficultés sociales, familiales et culturelles » (Havercroft 1999 : 94). Neuman conclut, dans « Autobiography : From Different Poetics to a Poetic of Differences », qu'une autobiographie adéquate reconnaîtrait que le sujet est construit par le discours, mais qu'elle pourrait tout aussi reconnaître que le sujet construit le discours. En proposant une autre révision des théories féministes, Françoise Lionnet élabore le concept du *Métissage*. Selon elle, le *Métissage* représente alors une manière importante de lire les textes, car il s'agit d'une approche sensible au mélange et à la diversité des stratégies culturelles, sexuelles et textuelles. Ces dimensions permettent d'étudier de près l'expérience de chaque vie au féminin telle que présentée dans le texte. On arrive ainsi à comprendre comment la femme voit l'expérience de sa vie et du moi différemment de l'homme, ainsi qu'à mettre en évidence la singularité de chaque texte. En outre, le concept du métissage que Lionnet développe s'attarde à la construction identitaire du sujet comme interdépendante de son contexte socioculturel, historique, et géographique : « métissage is a praxis [...] and an aesthetic concept [...] it is a reading practice that allows me to bring out the interreferential nature of a particular set of texts, which I believe to be of fundamental importance for the understanding of many postcolonial cultures » (Lionnet, 1992 : 8). En ce sens, les femmes construisent leurs textes dans et contre la pluralité des cultures qu'elles habitent. Comme le dit Lionnet : « all are cultural metis, creoles whose socioideological horizons are marked by the concrete layerings or stratifications of diverse language systems » (*Ibidem* : 21). Étant considéré comme un métissage de styles, de genres, de langues et de positionnements du sujet, le récit personnel au féminin manifeste, dans le contexte

postcolonial, son refus de cantonner la création des femmes dans une spécificité impliquée par le préjugé d'une essentialisation de l'écriture féminine, c'est-à-dire qu'il ne se conforme pas forcément à une grille de caractéristiques spécifiquement féminines sans les dépasser ou sans les transgresser. Dans cette mesure, la théorie du métissage telle que formulée par Lionnet rejoint le concept du « Tiers Espace » élaboré par Homi Bhabha. Dans une entrevue effectuée avec Jonathan Rutherford autour de son concept « Tiers Espace » (1990), Bhabha fait une distinction entre la « diversité » et la « différence » culturelle, soulignant que la notion de « diversité » a pour effet de contenir la différence culturelle réelle. La notion de différence culturelle aurait, selon lui, pour but de concevoir un lieu productif où la culture se construit en tant que différence :

[...] not only because there are other cultures which contradict its authority, but also because its own symbol-forming activity, its own interpellation in the process of representation, language, signification and meaning-making, always underscores the claim to an originary, holistic, organic identity (Bhabha, 1990 : 209).

En proposant le concept de « Tiers Espace », Bhabha remplace la notion d'une identité culturelle plénitudinaire par celles de la « différence culturelle » et de « l'hybridité » : « [...] for me, the importance of hybridity is not to be able to trace two original moments from which the third emerges, rather hybridity to me is the "third space" which enables new positions to emerge » (Bhabha, 1990 : 211). Les réflexions de Lionnet et de Bhabha nous semblent pertinentes pour l'analyse des textes de femmes dans la mesure où elles permettent de mettre en valeur la normalisation

des pratiques et des représentations sociales de la féminité dans chaque contexte. Par conséquent, elles nous aideront également à voir par quels moyens le sujet féminin exprime sa propre subjectivité, en nous invitant à revenir à une analyse fondée sur le texte, car la stratégie d'interprétation proposée par Lionnet met l'accent sur le *graphe* de textes « rather than [...] adopt a single theoretical lens from the vast array of critical approaches available to the contemporary » (Lionnet, 1992 : 27). Nous croyons qu'il est difficile de renvoyer l'écriture autobiographique au féminin à des critères et à une définition uniques et globalisants dans la mesure où chaque écrivaine intériorise une multitude de valeurs qui lui sont propres ainsi qu'à sa culture, et établit par là un rapport différent au pays, à la question identitaire, à la représentation de soi et à l'écriture.

Les révisions proposées par Neuman, et Lionnet, combrent, selon nous, la principale faille des approches basées sur l'opposition binaire, car elles refusent d'enfermer le sujet féminin dans une définition gynocentrique de l'identité féminine et le situe à l'intersection de multiples positions identitaires (genre sexuel, sexualité, ethnie, classe) dont la représentation peut varier selon les contextes. En effet, si nous ne sommes pas conscients du fait que la création des femmes peut différer d'une culture à l'autre, d'une classe à l'autre, et même à l'intérieur d'une même culture, cela risque d'évacuer de ce genre littéraire les textes des femmes qui ne correspondent pas aux particularités de l'autobiographie au féminin, fondées sur l'indifférence entre femmes et sur l'identité collective telles que tracées par certaines spécialistes.

¹ L'approche « androcentrique » élaborée par les critiques dominants de l'autobiographie (Gusdorf, Olney, Sphiro, Lejeune et autres) représente une conception restrictive de ce genre littéraire. Ayant défini l'autobiographie comme « grand récit » du sujet dit « universel » de la culture occidentale, à savoir masculin, blanc, cartésien et individualiste, les tenants de cette tendance ont exclu de leur champ d'étude tous les récits de vie qui ne correspondent pas à leurs critères dont les femmes, les gens de couleurs et les pauvres.

² « Le bios-bias » est un terme utilisé par Julia Watson pour montrer l'importance que les théoriciens de l'autobiographie accordent au bios comme critère générique du genre. En se montrant réticents à laisser de côté le « biais du bios », ceux-ci limitent leur champ d'analyse aux textes dont le bios possède une signification culturelle et comporte une dimension publique. Ce qui n'est pas compatible avec plusieurs autobiographies de femmes dont la vie n'est pas exemplaire.

³ Le terme agentivité n'existe pas en français, mais c'est la traduction communément admise par la critique féministe du mot anglais *agency*. La définition de l'agentivité, proposée également par d'autres spécialistes tels que Marianne Hirsch (1995), Susan Hekman (1995), Judith Kegan Gardiner (1995) et Barbara Havercroft (2001), est axée sur le pouvoir d'agir qu'un sujet manifeste pour provoquer un changement transformateur de son destin, dans la mesure où le sujet possède non seulement la faculté d'exercer une action, mais aussi celle d'agir différemment.

Bibliographie

BHABHA, Homi K. (1990). « The Third Space », dans Jonathan Rutherford (ed), *Identity*, Londres, Hayward Gallery.

DE BEAUVOIR, Simone (1949). *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.

DE LAURETIS, Teresa (1987). *Technologies of Gender : Essays on Theory, Film and Fiction*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press.

——— (1989). « Feminist Studies/Critical Studies : Issues, Terms, Contexts », *Feminist Studies/Critical Studies*, Bloomington, Indiana University Press.

DIDIER, Béatrice (1981). *L'écriture-femme*, Paris, P.U.F.

FRIEDMAN, Susan (1992). « Women's Auto-biographical Selves : Theory and Practice », voir Smith, Sidonie et Julia Watson (dir publ.), p. 72-82.

GAUTIER, Anne-Marie (1996). « Poétique et politique du sujet autobiographique », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal.

GREEN, Mary Jean (1992). « Structures de la libération : expérience féminine et forme autobiographique au Québec », article écrit et traduit en 1981 par Lori Saint-Martin, in *L'autre lecture : La critique au féminin et le texte québécois*, Lori Saint-Martin (dir.), Montréal, XYZ Éditeur, p. 185-195.

GUSDORF, Georges (1956). « Conditions et limites de l'autobiographie », in *Formen der Selbstdarstellung : Analekten zu einer Geschichte des literarischen Selbstportraits*, Gunter Reichenkron et Erich Hasse (dir.), Berlin, Duncker et Humblot, p. 105-123.

HAVECROFT, Barbara (1999). « Quand écrire c'est agir : Stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », *Dalhousie French Studies*, n° 47, p. 93-113.

——— (2001). « Auto/biographie et agentivité au féminin dans Je ne suis pas sortie de ma nuit d'Annie Ernaux » in *La francophonie sans frontière : Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, Lucie Lequin, et Catherine Mavrikakis, (dir.), Paris, L'Harmattan, p. 516-535.

HAVECROFT, Barbara, et Julie LeBlanc (dir.) (automne 1996). « Présentation du dossier "Effets autobiographiques au féminin" », *Voix et images*, vol. xxii, n° 1(64), p. 6-9.

HEKMAN, Susan (1995). « Subjects and Agents, The Question for Feminism », in *Provoking Agents : Gender and Agency in Theory and Practice*, Judith Kegan Gardiner (dir.), Urbana/Chicago, University of Illinois Press, p. 194-207.

HIRSCH, Marianne (1995). « Resisting Images , Rereading Adolescence », in *Provoking Agents : Gender and Agency in Theory and Practice*, Judith Kegan Gardiner (dir.), Urbana/Chicago, University of Illinois Press, p. 249- 279.

HUFF, Cynthia (septembre 1991). « Delivery, The Cultural Re-presentation of Child Birth », in *Autobiography and Question of Gender*, vol. 14, n° 2, p. 108-121.

- JELINEK, Estelle C. (1980). *Women's Autobiography : Essays in Criticism*, Bloomington, Indiana University Press.
- (1986). *The Tradition of Women's Autobiography : From Antiquity to the Present*, Boston, Twayne.
- LECARME, Jacques et Éliane Lecarme (1997) *L'autobiographie*, Paris, A. Colin.
- LEJEUNE, Philippe (1971). *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin.
- , *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- LIONNET Françoise (1989). *Autobiographical Voices : Race, Gender, Self-Portraiture*, Ithaca, Cornell University Press.
- MASON, Mary (1988). « The Other Voice : Autobiographies of Women Writers », in *Life / Lines : Theorizing Women's Autobiographies*, Bella Brodzki, et Celeste Schenck (dir.), Ithaca, Cornell University Press, p. 19-44.
- MORGAN, Janice (1992). « Femmes et genres littéraires : Le cas du roman autobiographique », traduit de l'américain par Claude Taillion, *Protée*, vol. 20, n° 3 (automne 1992), p. 27-33.
- NEUMAN, Shirley (1991). *Autobiography and Questions of Gender*, Londres, Frank Cass.
- NIN, Anais (1967). *The Diary : vol. 2, 1934-1939*, New York, Harcourt Brace Jovanovich.
- OFFEN, Karen (1988), « Defining Feminism : A Comparative Historical Approach », *Signs*, vol. 14, n° 1 (automne 1988), p. 119-157.
- (1991). Ruth Roach Pierson et Jane Rendall (dir.), *Writing Women's History : International Perspectives*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire, Macmillan.
- OLNEY, James (1973), *Metaphors of Self : the Meaning of Autobiography*, Princeton, Princeton University Press
- (1980, dir. publ.). *Autobiography : Essays Theoretical and Critical*, Princeton, Princeton University Press.
- SCOTT, Joan (1988). *Gender and The Politics of History*, New York, Columbia University Press.
- (1988). « Genre, Une catégorie utile d'analyse historique », article traduit par Eleni Varikas, dans *Les Cahiers du GRIF*, (numéro spécial, *Le genre de l'histoire*), Tierce, n° 37-38 (printemps 1988), p. 125-153.
- ROSALDO, Michelle Z. (1984). « Toward an Anthropology of Self and Feeling », in *Culture Theory : Essays On Mind, Self and Emotions*, Richard A. Shweder et Robert A. LeVine, (dir.) Cambridge, London, N. Y. Melbourne, Sydney, Cambridge University Press, p. 137-157.
- ROWBOTHAM, Sheila (1974). *Conscience des femmes, monde de l'homme*, traduit de l'anglais par Françoise Ducrocq, Paris, Éditions des femmes, 1976, publié sous le titre *Women's Consciousness, Man's World*, Middlesex, England, Penguin Books.
- SMITH, Sidonie (1987). *A Poetics of Women's Autobiography : Marginality and the Fiction of Self-Representation*, Bloomington, Indiana University Press.
- (1993). *Subjectivity, Identity and the Body Woman's Autobiographical Practices in the Twenties Century*, Bloomington, Indiana University Press.
- SMITH, Sidonie, et Watson, Julia (1992. dir. publ.). *De/Colonizing the Subject : The Politics of Gender in Women's Autobiography*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- (1998). *Women, Autobiography, Theory : A Reader*, Sidonie Smith et Julia Watson (dir. publ.), Madison, University of Wisconsin Press.
- SPACKS, Patricia (1973). « Reflecting Women », *Yale Review*, n° 63, (octobre 1973), p. 26-42.
- (1980). « Selves in Hiding », voir Jelinek Estelle (dir. publ.), 1980, p. 112-132
- STANTON, C. Domna (1985). « Autogynography : The Case of Marie de Gournay's Apologie », *French Literature Series*, vol. 10, n° 1, p. 18-30
- (1990, dir. publ.), *The Female Autograph : Theory and Practice of Autobiography from the Tenth to the Twentieth Century*, Chicago, The University of Chicago Press.
- WATSON, Julia (1993). « Towards an Anti-Metaphysics of Autobiography », in *The Culture of Autobiography : Construction of Self-Representation*, Hans Robert Folkenflik (dir. publ.), Stanford, Stanford University Press, p. 57-79.

Le féminisme et le nationalisme hindou

par Jean-Michel Sotiron

Candidat à la maîtrise en science politique, UQAM

Il y a actuellement en Inde d'importants débats concernant la place appropriée du nationalisme hindou dans la société indienne. Également nommé *hindutva*¹, ce mouvement politique possède un potentiel très violent qui peut avoir un impact sur les conditions de vie de l'ensemble de la population et, plus particulièrement, sur celles des femmes. Ceci m'a amené à questionner la place des femmes et du féminisme au sein de ce mouvement, ce qui est loin d'être un débat clos. Afin de mieux cerner la complexité de la situation, je dresserai un portrait des différentes positions qui y sont rattachées, tant celles issues du mouvement *hindutva* que celles se rattachant au féminisme indien ou occidental. Le texte qui suit aura pour thème la puissance féminine dans une société patriarcale. Je commencerai par étudier certaines contradictions apparentes par rapport à la contribution des femmes dans l'*hindutva*. Ensuite, j'examinerai la participation politique des femmes. Puis, j'analyserai le discours féministe occidental et ses visions des femmes issues des pays en développement. Je terminerai avec la difficulté de généraliser une identité commune à toutes les femmes hindoues.

Les femmes hindoues militantes : mythes et réalité

Depuis le début des années 1980, une nouvelle phase dans les politiques de droite apparaît en Inde caractérisée par des activités violentes. Cette période se différencie par une plus grande place accordée aux femmes. Elle coïncide avec des transformations rapides et fondamentales dans les sphères économiques, sociales et culturelles des classes moyennes urbaines d'où la plupart des femmes activistes proviennent (Sarkar, 1998 : 166). Les femmes, en général, et les mouvements de femmes, en particulier, sont souvent associés à la paix, la douceur et la maternité. Nous n'avons qu'à penser aux images des mères et grands-mères qui manifestent contre la violence en Argentine depuis la

fin des années 1970 ou, plus récemment encore, à Cindy Sheehan, aux États-Unis, qui s'est opposée à la présence américaine en Irak. Paradoxalement, la participation des femmes dans l'*hindutva* défie cette conception traditionnelle de la féminité. Les femmes impliquées dans le mouvement nationaliste hindou n'hésitent pas à cautionner la violence et l'agression comme des expressions politiques légitimes. Par ailleurs, plusieurs universitaires féministes accusent ces femmes de ne rien faire contre l'oppression patriarcale inhérente à l'idéologie qu'elles endossent. Ainsi, la participation des femmes au sein de l'*hindutva* révèle deux polémiques : premièrement, il semble inconcevable que des femmes s'allient avec la haine et la violence ; deuxièmement, elles appuient un mouvement idéologique qui peut être perçu comme étant antiféministe. Néanmoins, il est intéressant de noter que la plupart des femmes dans l'*hindutva* ne se considèrent pas comme des partisans du patriarcat. En effet, l'*hindutva* célèbre la puissance féminine à travers des modèles de mère héroïque, de femme chaste et de citoyenne guerrière. Dans ce contexte, ces femmes se voient comme de grandes promotrices de leur autonomisation, résistant à l'oppression imposée aux femmes. De plus, comme plusieurs femmes issues d'une société postcoloniale, elles considèrent le féminisme comme un mouvement participant à l'impérialisme occidental. Son rejet devient un geste de résistance culturelle qui s'accorde parfaitement avec un mouvement nationaliste (Banerjee, 2005 : 112).

Malgré cela, le rôle des femmes au sein de l'*hindutva* a beaucoup évolué au cours des deux dernières décennies. Si, auparavant, elles devaient rester à la maison et éduquer leurs enfants, maintenant, elles incitent, mènent et participent aux différentes actions violentes au même titre que les hommes. Les femmes occupent, de nos jours, des postes importants dans les différents organismes associés à l'*hindutva*, tel le Sangh Parivar². De nouveaux groupes de femmes actifs et militants ont aussi été créés dans la même lancée.

Cette visibilité de femmes violentes est quelque peu paradoxale. Tout en assumant une identité publique forte, elles évoquent de plus en plus une version dure du contrôle patriarcal par la valorisation de l'immolation des veuves, de la polygamie, du désir de diminuer la place des femmes sur le marché du travail et de l'abolition du divorce. Parallèlement, de nombreuses transformations sociales ont apporté une culture de consommation où les femmes sont en concurrence les unes avec les autres. Anciennement, être âgée était une période de grâce, de sagesse et d'un certain pouvoir ; aujourd'hui, elle serait plutôt associée à une diminution de statut social. Bref, l'ancien ordre n'apparaît pas comme une prison, mais plutôt comme un sanctuaire (Sarkar, 1998 : 179).

Les femmes et la participation politique

Au milieu de ces changements sociaux, l'important n'est-il pas d'obtenir une plus grande participation des femmes ? Selon Susheela Kaushik, la réponse n'est pas si simple. La lutte pour l'indépendance en Inde est un des seuls mouvements de libération auquel les femmes ont ouvertement participé. Cela a amené une plus forte conscience politique et sociale chez celles-ci. Pourtant, la lutte contre l'ennemi commun qu'était le règne britannique semble avoir distrait les femmes de leur propre oppression. Les questions traitant des droits de la femme au sein de la famille, de l'opposition aux rôles traditionnels comme ceux d'épouse et de mère, des relations de pouvoir dans la famille ou des valeurs patriarcales ne semblent pas avoir pris une grande importance. Cet état de fait permet à Kaushik de dire qu'une augmentation de la représenta-

tion des femmes dans l'arène politique ne mène pas automatiquement à une plus grande promotion des intérêts de la femme (Kaushik, 2000 : 59).

D'après Kaushik, pour qu'une plus grande participation politique des femmes améliore réellement leur situation, elle doit être basée sur une mobilisation bien orchestrée autour des questions de l'oppression des femmes et de leur statut subordonné, dans la société et dans la famille. Cela étant dit, une plus grande participation visible des femmes dans la sphère publique s'avère être positive. Grâce à leur empathie et leur compréhension, elles peuvent sensibiliser leurs collègues masculins à la perspective féminine et ainsi permettre des corrections dans les politiques et leur implantation. En plus, elles peuvent être des modèles pour les autres femmes. (Kaushik, 2000 : 65)

Le féminisme, un outil impérialiste ?

Et si la participation des femmes dans l'arène politique suffisait et qu'un quelconque agenda féministe était de trop ? Selon certaines, le féminisme ne serait que le pendant féminin de l'impérialisme occidental. Lina Gupta remarque que plusieurs féministes occidentales sentent le besoin d'étiq-uer les femmes hindoues comme étant dominées. Elle note que ce genre de catégorisation est en soi une forme d'oppression. Même si elles croient agir selon de bonnes intentions, ces féministes créent une ambiance d'impérialisme. Un manque d'estime pour la personne qu'est la femme hindoue, pour ses opinions et ses préoccupations, n'améliore en rien sa situation et revêt même un certain côté patriarcal. Gupta remarque également l'idée que

le pouvoir et l'oppression sont aussi culturels, et qu'il est difficile de nous soustraire de nos propres croyances et opinions lorsque nous étudions la réalité que vivent ces femmes. Selon Gupta, si le féminisme est saturé de l'idée que l'homme craint le féminin et que cette peur se manifeste par le dénigrement de tout ce qui se rapproche de la féminité, il se pourrait alors que la conception féministe occidentale de l'oppression des femmes orientales ne soit qu'un transfert subtil du même type de sentiment. Comme soulevé précédemment, l'oppression a plusieurs visages et peut apparaître avec un masque subtil ou évident. Les femmes de l'Ouest, aussi prospères et éduquées qu'elles puissent être ne seraient alors pas une exception à cette règle (Gupta, 2006 : 92).

Par contre, il me semble que cette logique place les féministes occidentales dans un vide, à la fois historique et théorique, comme si elles n'avaient jamais vécu d'expériences similaires, et comme si leur situation avait été monolithique et statique à travers l'Histoire. En réponse aux critiques selon lesquelles le féminisme serait un outil impérialiste, Chandrakala Padia note que certaines féministes occidentales ont compris la réalité des femmes des pays en développement. Ainsi, celles-ci rejettent les discours les précédant en les accusant d'ignorer la différence, et de ne pas reconnaître la connaissance indigène et l'expertise locale. On peut même retrouver cette réflexion dans des travaux datant des années 1970 comme *Women's Role in Economic Development* d'Eshter Boserup, dans lequel elle affirme que la modernisation a marginalisé les femmes et leur contribution dans les pays en développement. Il y a donc eu une remise en question de la dialectique selon laquelle la modernité

supposerait une occidentalisation, une industrialisation et serait donc supérieure tandis que les pays non occidentaux seraient davantage associés à la tradition et l'infériorité. Les femmes des pays en développement ont maintenant tout autant une voix et peuvent s'impliquer dans différents mouvements sociaux, luttant contre l'injustice dans leurs propres termes. Par exemple, certaines activistes environnementales, telle Vandana Shiva, suggèrent fortement que soient prises en considération les connaissances et l'expérience des femmes pauvres pour préserver l'environnement. (Padia, 2000 : 37).

Malgré une décolonisation et une libéralisation des connaissances propre au mouvement *hindutva*, on retrouve, toujours parallèlement, les traditions folkloriques des populations rurales qui habitent les 500 000 villages de l'Inde. Ces traditions sont marquées par des constructions radicales et libératrices du genre. Elles ont abandonné presque toutes les conceptions orthodoxes de castes, de classes et de subordination de la femme et de ses fonctions corporelles. De plus, l'héritage riche et dynamique des déesses de l'Inde est un élément important dans la reconnaissance de l'autorité de la femme. Les déesses indiennes jouent tous les rôles dans la religion, que ce soit Kali qui représente la création et la destruction ou Sarasvati qui incarne la sagesse, les arts et l'actualisation de soi ou même Lakshmi qui fait appel à la bonne fortune et la richesse. Il est impossible d'oublier l'héritage oral et intangible des femmes qui a permis de préserver un grand nombre de connaissances traditionnelles intactes. (Khanna, 2006 : 88)

Conclusion

Il existe donc des visions contradictoires au sujet de la femme et du féminisme dans l'hindouisme et le mouvement de l'*hindutva*. Il suffit de penser à la femme forte qui insiste pour appliquer des traditions patriarcales ou aux femmes qui participent à des actions violentes. Ceci est, en somme, tout à fait cohérent pour une religion qui a une imposante variété de traditions, de symboles et de croyances, et qui porte en soi plusieurs de ces contradictions. Il serait intéressant de faire des parallèles avec les études des femmes et du féminisme au sein de l'Islam indien, qui est apparu dans le sous-continent à partir du VIII^e siècle et qui, de nos jours, est perçu par les promoteurs de l'*hindutva* comme une aberration étrangère. Ces deux religions et cultures cherchent tout aussi souvent à résister à une assimilation au monde occidental. Malgré tout, l'histoire de l'Islam n'a pas l'éventail de modèles féminins de l'hindouisme.

¹ *Hindutva* signifie une *hindouité* imprégnée de nationalisme culturel. L'*hindouité* réfère ici à tout ce qui détient un caractère hindou ou, du moins, tout ce qui est jugé comme faisant partie de la grande famille hindoue selon les adhérents du mouvement.

² Il existe de nombreux exemples d'événements violents, le plus infâme étant la mort de jusqu'à 2000 musulmans aux mains d'hindous extrémistes en 2002, dans l'état indien du Gujarat.

³ Le nom Sangh Parivar peut être traduit comme la famille d'organisations. Cette famille regroupe un large éventail de groupes avec des activités diverses qui partagent l'esprit de l'*hindutva*.

Bibliographie

- BANERJEE, Sikata. (2005) *Make Me a Man! : Masculinity, Hinduism, and Nationalism in India*, Albany, State University of New York Press, p.75-110.
- KAUSHIK, Susheela. (2000) « Women and Political Participation », dans SINHA, Niroj (dir.), *Women In Indian Politics : Empowerment of Women Through Political Participation*, New Delhi, Gyan Publishing House, p. 53-68.
- GUPTA, Lina. (2006) « Affirmation of Self : A Hindu Woman's Journey », dans HARKER, Hille, Susan Ross et Marie-Theres Wacker (dir.), *Women's Voices in World Religions*, Londres, Concilium, p. 90-98.
- KHANNA, Madhu. (2006) « A Conversation on Two Faces of Hinduism and their Implication for Gender Discourse », dans HARKER, Hille, Susan Ross et Marie-Theres Wacker (dir.), *Women's Voices in World Religions*, Londres, Concilium, p. 81-89.
- PADIA, Chandrakala. (2000) « Demystifying Gender : A Step to Social Equity », dans SINHA, Niroj (dir.), *Women In Indian Politics : Empowerment of Women Through Political Participation*, New Delhi, Gyan Publishing House, p. 29-40.
- SARKAR, Tanika. (1998) « Orthodoxy, Cultural Nationalism, and *Hindutva* Violence : An Overview of the Gender Ideology of the Hindu Right », dans ROACH PIERSON, Ruth et Nupur Chaudhuri (dir.), *Nation, Empire, Colony : Historicizing Gender and Race*, Indianapolis, Indiana University Press, p. 166-181.

Les Femmes et le Forum social mondial : un autre monde est-il possible ?

par Amélie Hinse et Noëmi Ral

Étudiante au baccalauréat en science politique, UQAM et candidate à la maîtrise en science politique, UQAM

Suite aux déboires des programmes de développement mis en place dans les années 80, partout dans le monde des gens ont commencé à demander une autre forme de mondialisation. Celles et ceux que l'on appelle les altermondialistes décidèrent alors de créer un espace où il serait possible d'échanger leur point de vue sur la manière de construire un monde plus égalitaire, sous la bannière « Un autre monde est possible ». Il fallait encercler le politique par le social, afin de l'obliger à rendre compte des revendications de ce dernier, malgré les pressions du capital. Ce qui aurait pu se solder par un échec, a gagné en ampleur d'année en année, le Forum social mondial (FSM) rassemblant jusqu'à plus de 150 000 participants-es. Cette tribune a pris une importance cruciale pour les femmes, car la dénonciation des inégalités et injustices y figure au cœur.

Le FSM de 2007 était très attendu par les mouvements luttant pour les droits des femmes et ceci, pour plusieurs raisons. En premier lieu, il s'agissait du premier FSM tenu en Afrique, un continent où les droits des femmes sont souvent bafoués, et ce, nonobstant le rôle primordial que les femmes y jouent dans l'économie. L'événement représentait donc une occasion pour les Africaines de partager leurs luttes avec le monde entier. En deuxième lieu, à la suite des nombreuses défaillances lors des FSM passés en matière de représentation équitable des femmes au sein de l'organisation et au sein des comités présentateurs, on pouvait espérer que la question du genre au sein même du Forum serait enfin sérieusement adressée, sinon réglée. Lors de notre séjour à Nairobi, notre attention s'est donc concentrée sur les luttes des femmes et les défis auxquels elles ont à faire face, au sein du FSM même et sur l'ensemble du continent africain – surtout en situation de conflit et de post-conflit. Qu'est-ce que les femmes ont à dire lors du FSM et est-ce que cet espace se prête à cette prise de parole ?

Tient-on assez compte des femmes au FSM ?

L'article tant lu, cité et commenté que Onyango Oloo, le coordinateur national du Forum social du Kenya, a écrit à la suite des plaintes formulées par Roselynn Musa de Femnet, est emblématique des problèmes rencontrés par les femmes dans les modalités d'organisation et lors de la tenue des FSM. En effet, malgré son message final porteur d'espoir, l'article, intitulé « Gendering the WSF Process »¹, nous présentait un portrait somme toute très sombre de la place des femmes au Forum. Rappel des viols commis lors du Forum de Puerto Alegre, constat de l'absence des femmes dans les comités du Forum (même dans ceux traitant des questions de genre !) et parmi les présentateurs et les présentatrices des commissions, non-respect des droits des femmes au Kenya, le futur pays hôte... Les femmes écoutent, les hommes se profilent en tant que producteurs de connaissances ; voilà la réalité du Forum telle qu'elle était perçue par Marc Becker en avril 2006 (Becker, 2006 : 1).

À en croire Oloo, le problème des femmes serait le même dans les cercles altermondialistes que dans les cercles dits capitalistes ou néolibéraux (Oloo, 2006 : 7) :

Le mot F – Féminisme – est redouté de façon surprenante même par des socialistes invétérés, des panafricains et des révolutionnaires autoproclamés – ce qui est malheureux car je pense qu'on ne peut être socialiste, panafricain ou révolutionnaire autoproclamé si l'on rejette les conséquences directes du credo féministe, à savoir l'égalité entre hommes et femmes.

En 2007, cependant, Oloo note quelques avancées : le seul membre kenyan qui siégeait au Conseil International du FSM était une femme, ainsi que deux des quatre Kenyans

siégeant au Conseil du Forum social africain. Cependant, sur les sept commissions du Comité Organisateur, seulement une était présidée par une femme. La solution préconisée par Oloo : la mise en place d'une Commission pour la femme. Bien que cette commission tant demandée ne soit toujours pas mise en place, les féministes africaines ont massivement répondu à l'appel. Les féministes – hommes et femmes – arboraient fièrement leur t-shirt où on lisait « This is what a feminist looks like » et, approximativement, une conférence sur sept à Nairobi était dédiée aux femmes et/ou au genre. Nous avons également noté plusieurs manières créatives d'aborder les questions de femmes, comme les théâtres de rue mettant en scène des violences leur étant faites et le cours d'introduction au *podcast*² réservé aux femmes.

Promesses tenues, progrès à l'horizon

Pour la troisième fois, le FSM était précédé par la conférence *Dialogues féministes*. Cette conférence semble avoir eu une influence positive sur la participation active des femmes au FSM. En outre, selon Patricia Daniel, les organisateurs-rices du FSM ont tenu, en grande partie, leurs promesses faites aux femmes (Daniel, 2007 : 1). Les femmes étaient en effet beaucoup plus impliquées dans l'organisation du Forum. Malheureusement, comme au FSM de Mumbai, il n'y avait toujours pas de garderie. Il demeure donc difficile pour les femmes avec des enfants de participer au Forum. Aussi, il y a encore de nombreuses présentations qui ne prennent pas en compte l'aspect genre, alors que toutes les problématiques traitées au FSM – pauvreté, droits humains, guerres et conflits, environnement, inégalité Nord-Sud –

ont des conséquences particulièrement alarmantes pour les femmes. Autre fait regrettable, les hommes étaient les grands absents du public dans les présentations où les questions de genre ont été explicitement abordées.

Contrairement aux autres FSM, à Nairobi, toutes les conférences traitant des questions de femmes ou de genre que nous avons vues étaient présidées par des femmes. La seule exception notée fut la conférence donnée par les membres d'une délégation soudanaise, qui devait traiter, comme son titre l'indiquait, des « women peacebuilders issues³ ». Cette petite délégation, dont une partie dut rebrousser chemin à la frontière suite à des problèmes de visas, était menée par deux hommes forts autoritaires. Ce sont eux qui ont ouvert la conférence, qui visait au départ à partager l'expérience des femmes soudanaises et leurs défis en temps de guerre, mais qui s'est vite transformée en un récit anti-américain livré avec ardeur. Les deux seules femmes de la délégation venues témoigner ont pu ensuite prendre la parole et n'ont fait que répéter le discours anti-américain de leurs confrères. Malgré le titre prometteur

de la conférence, nous n'avons malheureusement rien appris sur la situation des femmes au Soudan. Cette exception mise à part, les femmes africaines ont profité de la tribune que, cette fois-ci, elles ont aidé à construire et ont exposé leurs problématiques avec une clarté remarquable.



Amélie Hinse

Si les présentations ne se ressemblaient pas, les défis et les pistes de solutions abordées lors de leurs conférences comportaient en effet des similarités frappantes. Parmi les problématiques les plus traitées par les femmes, on trouvait majoritairement les droits des femmes, surtout ceux concernant la propriété, l'héritage, la reproduction, les violences faites

aux femmes, l'industrie du sexe et les questions de genre relatives au commerce et au néolibéralisme/néocolonialisme.

Témoignages : les conditions difficiles des femmes en situation de (post)conflit

Personnellement, nous avons été particulièrement touchées par les témoignages des femmes « peacebuilders » (venant du Mali, de la Sierra Leone et de la Somalie – dont certaines faisaient partie des mille femmes qui avaient été nominées ensemble pour le prix Nobel de la paix⁴) et par les témoignages des femmes congolaises, rwandaises, soudanaises et burundaises sur leur situation en temps de conflit et post-conflit.

Celles qui négocient

Les femmes du Mali, représentées par Maiga Fatoumala⁵, ont livré un témoignage intéressant concernant leur implication dans la résolution du conflit opposant les Touaregs, les groupes sédentaires et le gouvernement. En plus d'avoir participé activement aux négociations, seul moyen pour mettre un terme à la guerre selon elles, les femmes ont contribué à l'élaboration d'un plan d'après-guerre. Cherchant entre autres à éduquer la population aux enjeux de la phase post-conflit, le plan visait aussi le désarmement des milices qui s'étaient multipliées pendant la guerre. Selon ces femmes, la clef du succès de leur contribution au processus de négociation et de reconstruction résidait dans le fait qu'elles se sont astreintes à la neutralité, malgré les pertes que leurs familles ont essuyées et en dépit de la position

prise par les hommes (dont certains étaient directement impliqués dans le conflit) proches d'elles. Malgré la position difficile dans laquelle elles se trouvaient, les femmes ont réussi à éviter le piège de la polarisation et de la déshumanisation d'un camp ou d'un autre. Ainsi, elles pouvaient jouer leur rôle de médiatrices avec le moins d'interférence possible et veiller à une redistribution équitable des ressources. À la fin du conflit, le gouvernement prit exemple sur ces femmes et décida d'accorder l'amnistie aux belligérants et de « laisser juger Dieu en dernière instance ». Le courage et l'audace des femmes maliennes qui ont pris part aux négociations, parfois en mettant leur propre vie en danger, sont indiscutables. Malgré cela, elles n'obtinrent aucune reconnaissance de leur participation à la résolution du conflit. Leurs efforts ne sont mentionnés dans aucun document officiel.

Celles qui sensibilisent

D'autres femmes en Afrique sont confrontées à une situation similaire. Les Congolaises et les Burundaises⁶, par exemple, dont les conditions difficiles en temps de conflit armé sont aggravées par les tabous qui condamnent les victimes de viol et du VIH/SIDA au silence, jouent un rôle primordial dans le rétablissement de la paix. Les femmes que nous avons rencontrées se font effectivement un devoir de sensibiliser les populations, à l'école, dans les églises et ailleurs, afin de mettre un terme au cercle vicieux des violences qu'elles et leurs enfants affrontent en temps de guerre comme en temps de paix. Souvent loin des structures de prise en charge, elles ont un travail énorme à accomplir afin de briser les tabous et les fausses croyances, comme celle qui veut que violer une enfant de moins de 10 ans puisse redonner santé

et jeunesse à l'agresseur. Lors de la conférence des Congolaises, bien que l'accent ait été mis sur la prévention de la violence, la réinsertion sociale des victimes a aussi été beaucoup discutée. L'une des conséquences majeures du tabou entourant le viol et le VIH/SIDA est sans doute liée au fait que les victimes et les enfants du viol sont aussitôt rejetés-es par leur mari et ultimement par leur communauté. Ainsi, l'une des principales lacunes de la société congolaise serait l'absence de programmes de réinsertion économique et sociale pour les victimes de viol, dont le risque de contracter ou de propager le VIH augmente d'ailleurs lorsqu'elles sont laissées à leur compte et qu'elles perdent leurs moyens de subsistance. La mise en place de programmes de soins de base et de réinsertion, au niveau national, ainsi que d'un système de recours juridique pour poursuivre les criminels, notamment ceux qui occupent des postes de responsabilités et qui devraient protéger les victimes, sont quelques solutions avancées par les groupes de femmes.

Celles qui militent pour la réhabilitation et pour le droit des femmes

La délégation burundaise, membre du réseau Synergie des partenaires pour la promotion des droits de la femme (SPPDF), avait quant à elle fourni un travail de préparation remarquable afin de bien cibler les principaux défis relatifs à la consolidation de la paix. Les femmes avaient décidé de regrouper leurs efforts autour de trois axes : réhabilitation des groupes produits de la guerre (déplacés-es, rapatriés-es, ex-combattants-es, enfants de la rue), relance économique, renforcement judiciaire et État de droit.

Malgré tous leurs efforts, les femmes ont toujours de la difficulté à agir à l'intérieur même de ces trois axes. Bien que l'on reconnaisse timidement leur contribution, il n'existe pas d'association entre les groupes de femmes et les programmes pour la consolidation de la paix. Premièrement, elles sont sous-représentées dans les commissions de l'ONU, où l'aspect de genre, soulignent-elles, n'est même pas traité. Dans le cas du Burundi par exemple, le Ministère compétent n'assiste même pas aux réunions de la Commission chargée de la consolidation de la paix. Deuxièmement, elles soulignent que, nonobstant le fait que les femmes soient les premières productrices dans le domaine de l'agriculture, l'accès aux moyens nécessaires leur est encore refusé. Les femmes ne peuvent toujours pas hériter de la terre de leur père ou mari. Dans le meilleur des cas, elles ne sont qu'usufruitières ou main d'œuvre. De cette situation découle le refus à l'accès au microcrédit pour le développement, puisque les prêteurs exigent des garanties qu'elles ne possèdent pas, faute de biens. Finalement, les femmes reprochent au gouvernement le manque d'indépendance de la magistrature. Le système actuel n'est pas sensible aux questions de genre (violence sexuelle/domestique) et la justice ne facilite en rien les démarches des groupes de femmes qui veulent faire valoir leurs droits ou entreprendre des recours juridiques. Par conséquent, les femmes recommandent la mise en place d'une cellule spéciale au niveau de la police et de la justice pour traiter des questions de genre, ainsi qu'une condamnation appropriée pour les agresseurs. Les avancées dans ce domaine sont certai-

nement possibles, mais les défis sont considérables. Changer les mentalités par rapport aux droits humains est indiscutablement la base de tout progrès. L'une des attentes principales des femmes participant au FSM de 2007 était sans doute de faire entendre leurs voix, en espérant que celles-ci reçoivent un écho favorable. Comme nous avons pu le constater, ce ne sont pas les solutions qui manquent, mais les moyens de les mettre en œuvre.



Amélie Hinse

La lutte pour la mise en œuvre de la résolution 1325 et du protocole de Maputo

Puisque le FSM est bel et bien un espace et non un acteur, comme le voudraient certains-es, aucune décision formelle n'y est prise. Cependant, la nécessité d'appuyer et de renforcer le lobbying pour la mise en place des résolutions existantes était un thème récurrent. Ainsi, plusieurs conférences étaient, par exemple, consacrées à

la résolution 1325. Cette résolution, votée à l'unanimité à l'Assemblée générale et adoptée par le Conseil de sécurité de l'ONU en 2000 rappelle que les principales victimes des conflits armés sont souvent les femmes et les enfants, et réaffirme la nécessité d'inclure les femmes dans les processus de paix. La résolution stipule notamment que les États membres doivent organiser une représentation adéquate des femmes dans les différents organes de décision au niveau national et international, en particulier dans les institutions et mécanismes œuvrant pour la prévention et le règlement de conflits. Cependant, la Commission de la condition de la femme notait en 2004 que « Malgré l'attention accrue portée aux femmes dans les situations de conflits armés depuis l'adoption par le Conseil de sécurité de sa résolution 1325 en octobre 2000, celles-ci sont encore bien souvent absentes des processus de paix ». Selon les femmes que nous avons rencontrées lors du FSM, les choses semblent avoir très peu changé en 2007. Cependant, le vote qui aura lieu ce printemps à l'ONU pour la création d'une nouvelle agence plus performante pour la défense des droits des femmes laisse entrevoir une lueur d'espoir⁷.

La lutte pour le respect au niveau national de la résolution de l'Union Africaine (UA) a également été présentée comme une des priorités des altermondialistes. En effet, le Protocole dit de Maputo⁸ adopté par tous les chefs d'État africains en 2003 au Mozambique, exige de la part des gouvernements africains la suppression de toutes formes de discrimination et de

violence à l'égard des femmes, ainsi que la mise en place d'une politique d'égalité entre hommes et femmes. Le protocole stipule également que les gouvernements africains doivent inclure ces principes fondamentaux dans leur constitution nationale et veiller à ce que ceux-ci soient effectivement appliqués.

Conclusion

Si le FSM ne peut pas être considéré comme un acteur des relations internationales, nous remarquerons que c'est un espace d'échanges où dynamisme, tolérance, ouverture et espoir ne manquent pas et où les femmes prennent tranquillement, mais sûrement la place qui leur est due. Mais, plus concrètement, que peut-il apporter aux femmes? Tout d'abord, les mouvements et les organisations profitent de l'occasion pour faire du réseautage et échanger expériences et apprentissages. Mais, comme on peut le lire sur le *blog* consacré aux femmes du Forum, le FSM peut également apporter d'autres bénéfices, moins évidents. Ainsi, Theresa Mwangi dit qu'il s'agit avant tout d'un espace où les femmes peuvent s'exprimer sans craindre de se laisser intimider (Daniel, 2007 : 1). Grâce au Forum, d'autres femmes affirment avoir plus de confiance en elles et dans leur capacité d'expression. En outre, elles disent se sentir plus dynamiques, motivées et politisées une fois de retour à la maison : elles se sentent moins isolées dans leur lutte. Bien évidemment, le Forum est avant tout un espace très adéquat de sensibilisation aux violences faites aux femmes partout dans le monde, mais aussi à l'importance de faire respecter les engagements pris par les États pour y mettre fin. D'ailleurs, les conférencières vous invitent à faire pression sur votre gouvernement afin que celui-

ci accepte de mettre en pratique les protocoles qu'il a ratifiés et de souligner l'importance de ce point dans sa politique étrangère. Si le Forum ne demeure qu'un espace, libre à nous donc de construire cet autre monde auquel nous aspirons toutes.

¹ Intitulé « Quelle place pour les femmes au Forum social mondial » en français.

² Un "podcast" est un fichier audio ou vidéo que l'on peut diffuser gratuitement sur Internet et que les autres peuvent télécharger automatiquement sur leur baladeur numérique ou portable.

³ Conférence du 22 janvier 2007, 14h30 à 17h00, « Women peacebuilders issues », Somali Organisation for Community Development Activities.

⁴ Voir 1000 femmes pour le prix Nobel de la paix 2005, [En ligne], <http://www.1000peacewomen.org/sprachen/franz/index.html>, (page consultée le 13 juin 2007).

⁵ Conférence du 22 janvier, 11h30-14h00 « Malian women peacebuilders share their experience of the Tuareg conflict », Human Dignity and Human Rights Caucus/ PeaceWomen Across the Globe and Association des Femmes pour les initiatives de paix au Mali.

⁶ Conférence du 21 janvier 2007, 8h30-11h00, « Women's right in post conflict situation : transnational justice and peace consolidation », Women Synergy (Synergie des partenaires pour la promotion des droits de la femme, SPPDF).

⁷ Pour plus d'information, visitez le site de Women's Environment & Development Organisation (WEDO), [En ligne] www.wedo.org, (page consultée le 1^{er} février 2007).

⁸ Pour le texte intégral du Protocole à la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples relatif aux droits des femmes dit de Maputo : [En ligne] http://www.droitshumains.org/Biblio/Txt_Afr/instr_prot_fem_03.htm, (page consultée le 1^{er} février 2007).

Bibliographie

1000 FEMMES POUR LE PRIX NOBEL DE LA PAIX 2005, [En ligne] <http://www.1000peacewomen.org/sprachen/franz/index.html>, (page consultée le 13 juin 2007).

BECKER, Marc, « Beauty Queens and Empire at the World Social Forum in Caracas, Venezuela », *The Monitor*, 12 avril 2006, [En ligne] <http://yachana.org/writings/beautyqueens.html>, (page consultée le 1^{er} février 2007).

BIBLIOTHÈQUE JEANNE HERSCH, *Protocole à la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples relatif aux droits des femmes*, [En ligne] http://www.droitshumains.org/Biblio/Txt_Afr/instr_prot_fem_03.htm, (page consultée le 1^{er} février 2007).

COMMISSION DE LA CONDITION DE LA FEMME. *Rapport sur les avancées de l'implémentation de la résolution 1325 par la Commission de la condition de la femme*, [En ligne] <http://www.un.org/News/fr-press/docs/2004/FEM1277.doc.htm>, (page consultée le 1^{er} février 2007).

DANIEL, Patricia, *World Social Forum 2007 : Is another world possible without a women's perspective?*, Blog dédié à la problématique du genre pour openDemocracy, [En ligne] <http://womenwsf.wordpress.com/>, (page consultée le 1^{er} février 2007).

OLOO, Onyango, « Quelle place pour les femmes au Forum social mondial », *Pambazuka News*, n° 264, 19 octobre 2006, [En ligne] <http://www.pambazuka.org/fr/category/comment/37892>, (page consultée le 1^{er} février 2007).

ORGANISATION DES NATIONS UNIES, *Résolution 1325*, [En ligne] <http://www.un.org/french/docs/sc/2000/res1325f.pdf>, (page consultée le 1^{er} février 2007).

SITE OFFICIEL DU FORUM SOCIAL MONDIAL, [En ligne] http://www.wsf2007.org/frontpage-fr/view?set_language=fr, (page consultée le 1^{er} novembre 2006).

WOMEN'S ENVIRONMENT & DEVELOPMENT ORGANISATION (WEDO), [En ligne] www.wedo.org, (page consultée le 1^{er} février 2007).

Regard sur la féminisation des Forces canadiennes : vers la fin de préjugés ?

par Yannick Quéau

Chercheur associé au Groupe de recherche sur l'industrie militaire et la sécurité

Les sociétés occidentales sont parcourues par un courant de pensée qui veut que le féminisme soit peut-être allé trop loin dans ses revendications. Une des idées principales de cette mouvance estime que les féministes emprisonnent les décideurs politiques dans un carcan idéologique les poussant à céder au dogmatisme du politiquement correct, parfois au mépris de toutes considérations pragmatiques. Le comble pour les nostalgiques de la division sexuelle ou genrée du travail réside notamment dans la triste constatation que le domaine militaire est lui aussi touché. Or, s'il est bien une institution qui ait construit sa réputation, entre autres choses, sur sa capacité à ne pas céder aux *effets de mode idéologiques* qui parcourent le reste de la société, c'est pourtant l'armée. Mais dans plusieurs pays (développés, essentiellement) ce conservatisme n'est plus, ou à tout le moins, il ne s'exerce plus à l'endroit des femmes de la même façon que par le passé. On voit en effet désormais des femmes occuper des fonctions militaires de toutes sortes qui vont de la réparation des chars blindés, au pilotage des avions de chasse en passant bien sûr par les services médicaux et administratifs. Même les unités de combat de l'infanterie sont *affectées* par le phénomène.

Pour peu que l'on veuille bien considérer plusieurs cas relativement isolés comme celui des femmes de l'Union soviétique ou de l'armée israélienne, on remarquera que la féminisation des armées n'est pas un processus aussi récent qu'il n'y paraît au premier regard. En effet, pendant la Seconde guerre mondiale, l'Armée rouge fit usage avec succès d'un grand nombre de femmes pour de multiples tâches incluant les missions de combat. Dès que la situation devint moins critique pour l'Union soviétique, les femmes furent toutefois de nouveau confinées dans des rôles de soutien aux activités guerrières menées par les hommes (Loring Goldman et Stites, 1982 : 24-29). Les Israéliennes,

quant à elles, servent dans tous les corps de métiers de l'armée à l'exception des tâches liées au combat. En fait, ce qui est relativement récent, c'est le caractère généralisé et permanent de la féminisation de toutes les fonctions du métier des armes (Van Creveld, 2000 : 82-98).

Au moment où les Forces canadiennes (FC) se trouvent engagées dans le Sud de l'Afghanistan dans une mission de combat coûteuse en vies humaines et où le gouvernement canadien affiche des ambitions élevées en terme de recrutement, il nous est apparu opportun de revenir sur les conditions d'ouverture de l'institution militaire aux femmes. Le but est de montrer que ce qui est encore parfois présenté comme une hérésie obéit en fait à une forme de rationalité. Précisons qu'il n'est nullement question ici de nous transformer en sergent-recruteur, ni de plaider pour la participation d'un plus grand nombre de femmes dans la « guerre globale au terrorisme ». Nous entendons plutôt questionner plusieurs aspects des rapports de genre qui s'exercent au sein des FC. Nous nous efforcerons plus spécifiquement de démontrer que, loin de correspondre à ce que certains qualifient à l'occasion de dérive naïve attribuable à un excès de féminisme (Van Creveld, 2001), l'ouverture faite aux femmes dans le milieu militaire depuis le début du vingtième siècle est la résultante de considérations légales, sociétales et technologiques. En effet, si la féminisation des armées est, dans un premier temps, attribuable à une imposition par le haut des considérations féministes liées à l'égalité légale et sociétale entre les genres, les institutions militaires occidentales, et notamment les FC, s'en accommodent aujourd'hui fort bien. Une situation notamment attribuable aux évolutions ayant affecté, d'une part, le marché du travail et, d'autre part, l'exercice de la profession des armes (importance accrue et généralisation de la technologie) ainsi que plus généralement, la répartition des rôles entre les genres dans la société.

Afin d'étayer ce propos, nous rappellerons, tout d'abord, les principales caractéristiques de la traditionnelle logique d'exclusion des femmes de la profession des armes ; logique qui sévissait encore tout récemment au Canada. Nous retracerons ensuite les principales étapes historiques du processus d'inclusion des femmes dans les FC. Enfin, nous tâcherons d'identifier les principales causes de cette ouverture. Nous verrons également qu'une logique insidieuse d'exclusion des femmes de la profession des armes subsiste peut-être encore et que, faute de vigilance, elle pourrait reprendre de la vigueur.

Les fondements de la traditionnelle exclusion des femmes du milieu militaire

Les raisons invoquées pour développer et conserver le domaine militaire comme la chasse gardée du genre masculin ne manquent pas. On peut selon Dandeker (2001 : 999) les regrouper en trois grandes catégories d'arguments. La première repose sur la différence morphologique entre les deux sexes et les habiletés physiques supérieures requises pour porter l'épée, le bouclier, l'armure et pour bander un arc, par exemple. La seconde (qui est en fait liée à la première) veut que les femmes soient plutôt des proies que des chasseuses et, qu'à ce titre, elles représentent plutôt un enjeu de la guerre, c'est-à-dire une propriété à protéger ou à saisir à l'ennemi (Dunn : 99). Hélène de Troie illustre à merveille cette femme à conquérir tout comme le font, dans un style moins séduisant cependant, ces femmes et ces jeunes filles rwandaises ou congolaises forcées de servir en tant que ménagères et au *repos du guerrier*, c'est-à-dire

d'esclaves sexuelles, dans les diverses factions impliquées dans des conflits. Les paroles de la *Marseillaise* rappellent quant à elles que les « enfants de la patrie » sont des hommes à qui il incombe de prendre garde à « ces féroces soldats qui viennent jusque dans [leurs] bras égorger [leurs] filles et [leurs] compagnes. » La troisième catégorie se fonde sur l'idée que les femmes sont supposées être naturellement plus douces et pacifistes que les hommes. La chevalerie occidentale est sans doute une des incarnations les plus manifestes de cette conception. Elle place en effet les femmes de la noblesse sur un piédestal de pureté et de beauté, en fait l'enjeu passif des joutes entre chevaliers tout en les privant d'une liberté équivalente à celle des hommes.

Ces trois piliers de la perception de la relation professionnelle femmes/armée sont loin de s'effriter et trouvent encore aujourd'hui un puissant écho ici même au Québec. Normand Lester (2004a), expert autoproclamé en questions militaires, s'en est d'ailleurs fait l'apôtre à travers deux articles publiés dans la presse québécoise. Il constate « la simple évidence que les femmes sont physiquement moins fortes que les hommes et que la guerre étant essentiellement une épreuve de force, elles y sont moins aptes que les hommes. » Il relève que « les femmes sont moins agressives et plus prudentes que les hommes. C'est comme ça depuis la nuit des temps. C'était comme ça chez les primates. » Enfin, il rappelle aux femmes leurs habiletés et leur fonction : « les prouesses guerrières des femmes soldats relèvent de la fable. Pour ce qui est de leurs prouesses sexuelles, c'est une autre affaire [...] Les femmes sont faites pour faire l'amour, pas la guerre. » (Lester, 2004b). Bref, la

répartition des rôles entre les genres serait une affaire d'astrologie et de mythologie : les hommes viennent de Mars (le dieu de la guerre chez les Romains) et les femmes de Vénus (déesse de la beauté et de l'amour). La formule a beau avoir pas mal vécu, elle paraît, toujours indémodable.

Cet article ne se veut pas une réponse adressée spécifiquement à Normand Lester. Celle-ci a d'ailleurs déjà été formulée par Anne-Marie D'Aoust (2004). Si nous entreprenons dans ces lignes de nous pencher sur la trajectoire des femmes dans l'armée, c'est notamment pour occuper un champ d'investigation parfois délaissé par les courants féministes. Peut-être est-ce attribuable au fait que ces derniers adoptent le plus souvent des positions pacifistes sur les questions de sécurité et de défense, qu'ils conçoivent l'existence même de l'armée comme une manifestation du pouvoir patriarcal et qu'ils préfèrent dénoncer les impacts des conflits sur les femmes plutôt que de questionner l'organisation même des armées (Gagnon, 2005 ; Amnistie internationale, 2004 ; Enloe, 1983).

Quoiqu'il en soit, des femmes s'engagent depuis un moment déjà dans les forces armées. Aux États-Unis et dans certains pays d'Europe, elles constituent plus de 12 % des effectifs. Au Canada, elles sont actuellement 8 300 (13,2 %) dans la Force régulière et 6 000 (18,6 %) dans la Force de réserve (Ministère de la défense nationale : 2007). L'étude du sort qui leur est réservé mérite d'autant plus l'attention des féministes que les femmes militaires ne paraissent pas toujours pouvoir militer ouvertement pour l'amélioration de leur condition dans leur milieu de travail du fait, notamment, du poids des structures hiérarchiques et du *devoir de réserve*

(pour ne pas dire *loi du silence*) qui en découle (O'Hara : 1998). Il nous semblerait également bien mal avisé de laisser le monopole de la parole sur cet enjeu à ces experts soi-disant neutres et objectifs qui affirment le primat de l'homme fort, agressif et courageux dans le domaine militaire sans jamais prendre en considération le biais de genre qui caractérise leur pensée. Ces spécialistes des affaires militaires prennent en effet pour acquis que les hommes et les femmes sont fondamentalement différents et, ce faisant, « cautionnent le rôle politique et dominant des hommes à l'intérieur des sphères publiques », ce qui évidemment inclut l'armée (Britton cité dans Peterson et Runyan, 1999 : 31). Ils s'inscrivent ainsi dans un mode de pensée sexiste et, à ce titre, méritent d'être contestés sur leur propre terrain par le mouvement féministe et par tous ceux et toutes celles qui se sentent concernés par la lutte contre les inégalités sociales. Pour contrer ces experts machistes, on peut notamment commencer par redonner aux femmes combattantes la place qui leur revient dans l'histoire militaire.

Une perspective historique sur l'inclusion des femmes

Ce n'est qu'au vingtième siècle que le rôle des femmes au sein des forces armées connaît une véritable transformation, surtout dans les pays développés. Après avoir joué un rôle clé dans les services et les unités non combattantes, les femmes officient désormais dans une palette très variée de postes militaires. Les forces de combat sont, elles aussi, concernées, notamment dans l'aviation et dans la marine où il est de toute façon bien difficile de distinguer entre unités combattantes et unités non combattantes (qui combat

ou ne combat pas sur un navire de guerre ou un bombardier?). Il faut toutefois attendre le dernier quart du vingtième siècle pour voir s'élargir l'éventail des carrières militaires accessibles aux femmes. Il suffit de jeter un œil sur la trajectoire historique des femmes au sein de l'Armée canadienne pour s'en rendre compte.

De l'infirmière au fantassin combattant

Au Canada, des femmes se sont engagées comme infirmières auprès des troupes dès 1885 lors de la Rébellion du Nord-Ouest. Au tournant du dix-neuvième siècle et du vingtième siècle, elles sont quatre infirmières à accompagner le premier contingent de soldats canadiens en Afrique australe lors de la Guerre des Boers (1899-1902). Elles seront par la suite plus de 2 800 à servir dans le Corps de santé royale lors de la première Guerre mondiale, plus de 45 000 à s'enrôler dans les forces canadiennes (FC) pendant le second conflit mondial et encore 5 000 lors de la guerre de Corée (Winslow et Dunn, 2002 : 641). Bien que leurs tâches ne soient plus exclusivement limitées aux soins infirmiers, les femmes demeurent quand même confinées dans des postes traditionnels stéréotypés en étant affectées dans le domaine de la santé, de l'administration, de la logistique ou encore des communications. Bref, on peut presque affirmer que secrétaire ou infirmière étaient les choix de carrières proposés aux femmes au sein de l'armée. Il va sans dire qu'aucune femme n'occupe alors un poste de responsabilité, pas même dans le domaine de la santé où elles constituent pourtant le plus gros des effectifs. Ces postes sont en effet occupés généralement par des médecins, un corps professionnel resté pendant longtemps l'apanage des hommes.

Dans les années soixante, Ottawa procède à l'unification de ses différents corps d'armée dans un souci d'économie budgétaire, mais aussi dans le but, selon le Général Jean-Victor Allard, de « promouvoir le fait français dans les forces canadiennes. » (Allard cité dans Morton, 1999 : 253). Dans le même mouvement, le gouvernement du prix Nobel de la paix Lester B. Pearson décide en 1965 de récompenser les femmes pour services rendus au pays en limitant leur nombre dans l'institution militaire. Les effectifs féminins ne pourront être supérieurs à 1 500, soit environ 1,5 % des effectifs de l'époque. La mesure a de quoi surprendre, car elle intervient dans un contexte où Ottawa prétend agir, d'un côté, pour le respect d'un groupe minoritaire dans les FC (les francophones) et, de l'autre, dans le but de réduire ses dépenses. Or, comme le démontrera en 1970 la Commission royale d'enquête sur le statut de la femme au Canada, s'il existe bien une catégorie sociale qui soit, à la fois sous-représentée à l'époque dans les FC et peu onéreuse, il s'agit bien des femmes. Il semble bien qu'on ne puisse trouver d'autre justification à ce plafonnement que la réaffirmation du caractère conservateur (réactionnaire même) et sexiste de l'armée. Cette décision d'instaurer un plafond aux effectifs féminins dans les FC s'inscrit à contre-courant des revendications féministes qui parcourent la société canadienne dans les années soixante-dix et a toutes les caractéristiques d'une crispation identitaire, c'est-à-dire un refus de l'institution de se soumettre au vent du changement, refus qui s'accompagne d'un repli sur des valeurs jugées fondamentales.

Les partisans du traditionalisme au sein des FC devront pourtant se résoudre à céder. En effet, la Commission royale d'enquête sur le statut de la

femme au Canada (1970) émet dans son rapport final de 1970 un certain nombre de recommandations visant spécifiquement les FC. Il est question qu'on supprime le plafonnement du nombre des femmes dans l'armée, qu'elles aient accès à tous les métiers et à tous les groupes professionnels d'officiers – ce qui inclus le droit de fréquenter les collèges militaires, que les prestations de retraite soient les mêmes pour les hommes et les femmes, que les femmes mariées soient autorisées à s'enrôler ou encore que la grossesse n'entraîne plus automatiquement la libération – c'est-à-dire le retour à la vie civile. On retrouve ici l'image traditionnelle de la femme porteuse d'enfant et donneuse de vie qui doit être mise à l'abri du danger et confinée à d'autres tâches que celle de tuer.

Toutes ces recommandations ne sont pas immédiatement suivies d'effets. Pour que les choses commencent à bouger, il faut en effet attendre que la Loi canadienne sur les droits humains vienne accentuer la pression sur les politiques militaires, en 1978, en prohibant toute discrimination fondée sur le sexe. Il n'est toutefois pas chose facile que de faire adopter une politique d'inclusion des femmes par une institution qui fonctionnait encore en 1965 d'après une logique d'exclusion. Il faut, par exemple, attendre pratiquement dix années après la parution du rapport de la Commission royale d'enquête sur le statut de la femme au Canada pour voir les collèges militaires ouvrir leurs portes aux femmes (en 1979, pour être précis), alors que la mesure semble a priori ne pas poser de problème majeur d'application, du moins en ce qui concerne les aspects matériels.

Les restrictions imposées aux femmes dans les FC sont toutefois progressivement levées. En 1985, le Ministère de la Défense nationale (MDN) « chan-

ged its policies to permit women to serve at sea in replenishment ships and in a diving tender, with the army service battalions, in military police platoons and fields ambulance units and in all air squadrons. » (Preston, 1991 : 133). Un programme d'emploi des femmes dans des postes liés au combat (EFPLC) est même instauré au début des années quatre-vingt. Cette politique est dans un premier temps conçue comme un essai jusqu'à ce que le Tribunal canadien des droits de la personne ordonne, en 1989, de supprimer définitivement toutes les restrictions d'emploi liées au sexe au sein des FC incluant celles touchant les unités combattantes (Tribunal des droits de la personne, 1989 : 36). Une seule exception persiste à la suite de ce jugement : les femmes demeurent encore exclues du service à bord des sous-marins. Nous reviendrons plus loin sur les justifications avancées alors, mais il faut préciser que cette restriction a été levée en 2001. Dès lors, on voit des femmes accéder à des postes hauts placés dans la hiérarchie comme, par exemple, Camille Tkacz qui à titre d'adjutant-chef du Sous-ministre adjoint devient en 2002 la première femme à occuper un poste de commandement en chef. Le major Anne Reiffenstein est pour sa part, en 2003, la première femme à commander une sous-unité d'armes de combat (Ministère de la Défense nationale, 2005). En fait, la seule restriction d'emploi qui persiste encore aujourd'hui envers les femmes dans l'armée canadienne concerne la fonction d'aumônier catholique ; une limite attribuable à la position du Vatican sur l'ordination des femmes et non à une directive du MDN.

Des différences entre les trois services

Les éléments relatifs à la féminisation progressive des FC qui viennent d'être mis de l'avant ne doivent pas occulter le fait que d'importantes variations sont observables entre les services (Air force, Marine et Armée) en ce qui concerne la résistance de l'institution militaire au changement. En effet, si l'Air Force et dans une moindre mesure la Marine se sont volontiers accommodées de l'ouverture faite aux femmes, l'Armée s'est montrée plus réfractaire. Pour Segal et Segal (1983 : 255), les dispositions de l'Air Force et de la Marine s'expliquent de la manière suivante : « where the material technology of a service is similar to the technologies found in the civilian labor force, and particularly where that technologies substitutes capital intensive automated conflict for more traditional mass face-to-face battle, acceptance of women is higher ».

Les femmes ont ainsi été plus facilement intégrées dans la Force aérienne faisant une large place à la haute technologie. La Marine, dont les équipements comprennent une forte intensité technologique a également suivi un cheminement similaire, mais plus lent du fait de structures traditionnellement peu adaptées à la présence de femmes (absence de quartiers et de commodités hygiéniques à bord de bateaux non conçus pour accueillir des femmes, par exemple). La variable technologique s'avère pertinente pour expliquer le fait que l'armée de terre ait mis plus de temps à accepter la présence des femmes mais y soit quand même parvenue. En effet, jusqu'à récemment le métier de fantassin reposait essentiellement sur des habiletés physiques alors que depuis peu, et ce même si les compétences physiques conservent une importance capitale, la profession

fait de plus en plus la part belle à la technologie par le biais du concept de guerre en réseau, notamment, et d'une panoplie d'équipements de plus en plus complexes au plan technologique. Bref, là où les qualifications des militaires se rapprochent des habiletés requises dans le civil (compétences techniques spécifiques), l'intégration des femmes s'est faite plus rapidement et avec moins de difficultés. Dans les domaines qui rejoignent les aspects plus spécifiques du métier des armes (combat rapproché, primauté de la force physique) la féminisation a rencontré des résistances.

D'autres variables que l'intensité technologique rencontrée au travail doivent évidemment être prises en considération si l'on veut expliquer adéquatement les variations entre les services. On ne saurait ainsi exclure de l'analyse des éléments culturels propres à chaque service. C'est le cas notamment de l'esprit de corps que l'Armée cherche à insuffler à ses soldats dans le but de cimenter les troupes. Ce concept tourne autour de la notion très présente dans l'Armée de terre de *frères d'armes*, c'est-à-dire une confrérie où par définition les femmes n'ont pas leur place. La manière dont on a construit et entretenu cette norme « masculiniste » dans les différentes forces armées a été si efficace que Lamerson (1987 : 4) attribue les attitudes négatives des hommes à l'endroit des femmes dans les unités combattantes, non pas à des doutes quant à leur efficacité opérationnelle comme on pourrait le penser, mais à un manque criant d'habitude de travailler en relation avec des femmes. Le personnel combattant était si habitué à voir ses tâches accomplies uniquement par des hommes qu'il lui était difficile de se faire à l'idée que des femmes fassent aussi bien que

lui. Même une fois confrontés aux résultats obtenus sur le terrain par les unités mixtes (résultats similaires aux unités exclusivement masculines), les hommes continuaient d'afficher des réticences (Park, 1986). Il s'agit là d'une manifestation du poids de l'habitude, c'est-à-dire de la force des normes culturelles implantées depuis des décennies voire des siècles (Goldstein, 2001). Les femmes soldats combattantes chamboulaient, il est vrai, à la fois les stéréotypes traditionnels accolés à la femme et les chemins habituels par lesquels les hommes soldats pouvaient démontrer leur masculinité et ainsi se distinguer des hommes non-combattants et des femmes (Segal et Segal, 1983).

Des droits civiques et des besoins des forces armées

Ce rapide survol historique de l'évolution du rôle des femmes au sein des FC nous permet de tirer un premier enseignement quant aux causes de l'ouverture du domaine militaire au *sexe faible*. À savoir que c'est, notamment, pour des raisons d'équité et de droits civiques que l'Armée canadienne a progressivement dû s'affranchir de ses dispositifs discriminatoires envers les femmes. On remarque en effet que ce n'est que lorsque le mouvement féministe a réussi à faire entendre une partie de ses revendications dans les instances gouvernementales et à les retranscrire ensuite dans la loi que l'Armée a lentement entrepris de démanteler son système de discrimination basé sur le sexe. La Commission royale d'enquête sur le statut de la femme au Canada en 1970 et la proclamation en 1982 de la Charte canadienne des droits et libertés apparaissent comme les deux étapes cruciales de cette évo-

lution. Nous pouvons également noter que l'ouverture des Forces armées s'est réalisée selon une logique haut/bas, c'est-à-dire à partir du sommet de l'État pour ensuite toucher ses organismes dans ses modalités d'embauche. Cela explique sans doute les difficultés et les délais nécessaires pour que les dispositions légales trouvent concrètement un écho dans l'appareil militaire. On peut suspecter une forme de résistance comme, par exemple, dans le cas de l'ouverture tardive des collèges militaires et des unités combattantes aux femmes, mais il semble bel et bien s'agir, dans la plupart des cas, de difficultés administratives ou logistiques. Il a notamment été avancé que la restriction imposée au service des femmes dans les sous-marins était justifiée par l'incapacité de leur garantir une intimité, les couchettes étant parfois partagées en alternance par les membres d'équipage.

Si le droit provoque parfois le changement, il est aussi bien souvent la reconnaissance d'une situation de fait. L'explication très légaliste de l'évolution des rapports de genre dans l'Armée doit donc être mise en relation avec l'évolution de la société qui s'est opérée depuis les années soixante-dix. Au moins deux éléments connexes doivent ainsi être considérés dans le cas présent. Le premier concerne l'état du marché du travail et tient compte, à la fois, des performances académiques des femmes et de la courbe démographique canadienne. En effet, l'accès des femmes à un ensemble de fonctions variées dans pratiquement tous les secteurs de l'activité économique, combiné à un taux de natalité dramatiquement bas au pays au cours des deux dernières décennies, a permis de vérifier qu'en l'absence d'une main d'œuvre masculine suffisante pour faire fonctionner l'économie selon des

modes traditionnels d'organisation du travail et de la famille, les femmes offraient bien plus qu'une solution de rechange ou temporaire. Leurs performances académiques et le niveau de formation qu'elles ont acquis en font des employées à même de rivaliser avec les hommes sur le marché du travail. Ce facteur, une fois mis en relation avec un second élément touchant aux difficultés de recrutement des armées occidentales professionnelles, explique en partie le fait que les Canadiennes ont fini par être considérées par les FC comme un réservoir de main-d'œuvre qualifiée à exploiter si l'on voulait se rapprocher des objectifs fixés en terme d'effectifs militaires. Ce n'est donc pas forcément contre la volonté des FC que s'est progressivement installé et renforcé le processus de féminisation de la profession des armes au Canada. Le major Jeff Tasseron (2001) écrit d'ailleurs à cet effet, que

Les projections quant à la quantité nécessaire de personnel formé sont inquiétantes et renforcent la thèse selon laquelle le recrutement auprès d'une base démographique diversifiée n'est pas seulement le bienvenu parce qu'il reflète mieux la structure démographique du Canada, mais une nécessité absolue si les FC ont encore quelque espoir d'atteindre leurs besoins de recrutement à plus long terme.

Un dernier élément relatif aux besoins des FC doit également être pris en compte : les développements dans la nature même du travail militaire. Les progrès technologiques et les changements doctrinaux ayant affecté la profession des armes au vingtième siècle et en ce début de XXI^e siècle ont en effet considérablement modifié les conditions d'exercice du métier de soldat. Si la part de plus en plus importante de la technologie dans l'équipement et dans le travail

quotidien de tout soldat ne nous a peut-être pas encore conduit à l'ère d'une *push-button war*, il faut tout de même admettre qu'elle implique de rechercher chez un soldat d'autres qualités que la seule puissance musculaire. Dans les conflits auxquels les militaires sont aujourd'hui confrontés, la force physique demeure évidemment un facteur important (surtout pour les fantassins), mais de solides connaissances techniques dans des palettes extrêmement variées de domaines sont désormais requises chez tout professionnel du métier des armes. (St. John, 2006). L'aspect physique étant, toute proportion gardée, ainsi relégué au second plan on conçoit alors plus aisément la propension des FC à ouvrir davantage le métier de fantassin à une main d'œuvre bénéficiant d'un rapport *niveau de formation/force physique* avantageux, comprendre par là les femmes, notamment.

Que reste-t-il de la logique d'exclusion ?

À la lecture de nos précédents propos, on pourrait croire que la présence des femmes dans tous les corps de métiers des FC est maintenant une chose acquise et acceptée par le plus grand nombre. Il convient toutefois de demeurer prudent, car plusieurs éléments tendent à démontrer la persistance dans le milieu militaire, mais aussi dans l'opinion publique d'un courant réactionnaire séduit par la perspective d'un retour à une logique d'exclusion.

Plusieurs analystes du champ de la défense n'hésitent pas à attribuer aux femmes le déclin des institutions militaires (à supposer que ce déclin soit avéré, évidemment, ce qui est contesté). C'est le cas notamment de Van Creveld (2001) qui estime

en effet que la présence des femmes dans l'armée dévalue l'organisation et contribue à son déclin sans apporter de compétences ou de savoir-faire supplémentaires. À partir du cas israélien, il établit sans plus de précaution une corrélation entre le déclin des Forces de défense israéliennes (commencé, selon lui en 1982, avec l'opération Paix en Galilée au Liban et aggravé par la suite avec la première puis la seconde Intifada) et le processus de féminisation des armées en arguant que les deux processus se produisent simultanément. Pour Van Creveld (2001 et 2006), les attentions dont bénéficieraient les femmes au sein de l'institution auraient un impact négatif sur le recrutement, car elles décourageraient les hommes de s'engager en dévaluant le prestige de l'uniforme dans la société. L'idée est la suivante : en faisant croire que le métier des armes est accessible à tous (même aux femmes), cette profession deviendrait moins attrayante, car perdant de sa spécificité et de son caractère hors du commun aux yeux du public. Van Creveld observe également que les Israéliennes, bien que recevant une formation pour le combat, ne sont pas présentes aux premières lignes. Il déplore qu'elles aient pourtant accès à tous les grades, sans avoir nécessairement les compétences du fait de leur inexpérience face au feu de l'ennemi. Bref, on retrouve ici une manifestation de la panoplie quasi complète des arguments traditionnels des opposants à la présence des femmes dans les forces armées. Lester, dont nous avons déjà parlé, ne fait qu'offrir la version canadienne d'un discours largement répandu dans un milieu d'analystes militaires presque exclusivement composé d'hommes.

Bien que l'on puisse rétorquer à Van Creveld et Lester que leurs analyses de la place des femmes dans l'armée

en révèlent davantage sur les attitudes sexistes à l'égard des femmes que sur les femmes militaires elles-mêmes (Kiesling, 2001), force est de constater que dans l'opinion publique la conception des deux auteurs est en fait tellement répandue que le principe d'une égalité stricte entre hommes et femmes dans l'armée est loin de faire l'unanimité. Un sondage Gallup repris dans *The New York Times*, le 7 avril 2003, indique qu'à peine plus de la moitié des citoyens américains se déclare favorable à la présence des femmes dans les unités de combat. L'absence de données récentes au Canada sur cette question interdit de généraliser cette tendance à toute l'Amérique du Nord, mais il s'agit là d'une hypothèse qui mérite d'être soulevée.

À ces considérations s'en ajoute une autre liée à la perception du rôle de la femme-soldat. Jusqu'à tout récemment, les femmes militaires, un peu comme l'ensemble des FC d'ailleurs, étaient présentées comme des gardiennes de la paix internationale. Elles jouaient un rôle de surveillance dans des missions plus proches de l'intervention humanitaire que de l'opération guerrière. Cette image se retrouve jusque sur la monnaie officielle du Canada par l'entremise du billet de dix dollars comme les figures 1 et 2 permettent de le constater. Nous attirons d'ailleurs votre attention sur le fait que la femme présentée porte un béret bleu, à la couleur des Nations unies, plutôt qu'un casque lourd coloré pour le camouflage et qu'elle tient dans ses mains non pas une arme, mais des jumelles. Nous sommes encore loin ici de l'image de la combattante d'in-



Figure 1
Courtoisie de la Banque du Canada



Figure 2
Courtoisie de la Banque du Canada

fanterie prête à mourir pour la patrie sous le feu ennemi ; dans l'esprit des dirigeants politiques, la femme-soldat du Canada n'est pas la *G.I. Jane* du film de Ridley Scott (1997). Il faut croire que le gouvernement canadien a quelques réticences à promouvoir cette image de la femme-soldat, lui en préférant une autre moins susceptible de heurter les normes culturelles patriarcales. Comme quoi, il ne suffit pas aux politiciens-nes ou aux décideurs-es de l'appareil militaire de tenir compte des femmes dans leurs politiques pour se prévaloir de l'appellation féministe. Encore faut-il veiller à ce que les genres fassent l'objet d'un traitement équitable.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours en lien avec la possible persistance d'une logique d'exclusion des femmes de l'armée, il faut aussi s'interroger sur les possibles impacts des processus de privatisation et de « civilisation » des armées sur la représentation des femmes dans des activités autrefois dévolues à des fonctionnaires du MDN ou à des militaires et désormais accomplies par des civils au sein de compagnies privées. Si les services (administration, santé, logistique...) où les femmes sont habituellement bien représentées sont externalisés en étant confiés à des firmes privées, par exemple, il se peut fort bien que cela se traduise par une réduction de la part des femmes dans les FC. Là encore, il s'agit d'une avenue pour le moment délaissée par les chercheurs-es, mais qui mériterait peut-être d'être explorée.

Conclusion

Dans son œuvre de référence *Histoire de la guerre*, John Keegan (1996 : 108) écrit que « la guerre est la seule activité humaine vis-à-vis de laquelle les femmes, à d'infimes exceptions près, ont préféré toujours et partout garder leurs distances. » Le regard que nous venons de porter sur le processus de féminisation des FC invalide cette affirmation déjà plus que contestable au départ. En effet, les orientations et les besoins du MDN en matière de recrutement ainsi que les choix de carrières de près de 15 000 Canadiennes plaident pour la fin de cette exception

militaire qui impose de considérer « l'homme de la situation » comme ne pouvant, évidemment, n'être qu'un homme : CQFD.

En fait, à travers le processus de féminisation des armées on touche à la question de la représentativité de l'armée et de son lien avec la société civile dans les régimes démocratiques. L'armée est-elle une institution comme une autre avec pour mission non seulement de défendre, mais aussi d'incarner l'ensemble de la société, ou doit-on la considérer comme un organe si exceptionnel de par sa fonction (permettre la survie du groupe) que l'on doit consentir à le laisser fonctionner selon des règles différentes du reste de la société? Aucun argument solide ne permet, à l'heure actuelle, d'affirmer que l'intrusion des femmes dans tous les corps de métiers militaires se soit traduite par une réduction de la capacité de l'institution à accomplir sa mission. Nous pensons qu'il serait injuste d'interdire aux femmes soldats le même traitement qu'à leurs compagnons d'armes.

Bibliographie

ALLARD, Jean-Victor, cité dans Desmond MORTON. 1999, *A Military History of Canada : From Champlain to Kosovo*, Toronto : M&S, 4^{ème} édition (première édition en 1985).

AMNISTIE INTERNATIONALE. 2004. *Les crimes commis contre les femmes lors des violences armées*, 127 pages.

BRITTON Arthur, dans V. Spike PETERSON et Anne Sisson RUNYAN. 1999. *Global Gender Issues*, Boulder : Westview Press.

DANDEKER, Christopher. 2001. « Women in the Military », *The Oxford Companion to the Military History*, Richard Holmes (ed), New York : Oxford University Press, p. 999-1002.

D'AOUST, Anne-Marie. 2004. « Les femmes dans l'armée, réplique à Normand Lester : haro sur les préjugés! », *Le Devoir*, 25 août.

DUNN, Jason. 1999. « Women in the combat Arms : A Question of Attitude », mémoire de maîtrise, Université d'Ottawa.

ENLOE, Cynthia. 1983. *Does Khaki Become You? The Militarization of Women's Lives*, London, Pluto.

GAGNON, Madeleine. 2005. *Femmes en guerre*, Montréal, VLB, Collection partis pris actuels, 306 pages.

GOLDSTEIN Joshua S. 2001. *War and Gender, How Gender Shapes the War System and Vice Versa*, Cambridge : Cambridge University Press, 523 pages.

KEEGAN, John. 1996. *Histoire de la guerre : du néolithique à la guerre du Golfe*, Col. Territoires de l'Histoire, Éditions Dagorno : Paris.

KIESLING, Eugenia C. 2000. « Armed but Not Dangerous : Women in the Israeli Military. » *War in History* 8.1 : 99-101, [En ligne] <http://search.epnet.com/direct.asp?an=4144265&db=aph> (page consultée le 23 mars 2007).

LAMERSON, Cheryl (1987) *Integration of Women into Previously All-Male Units : A Literature Review*, Working Paper 87-2. Toronto : Canadian Forces Personnel Applied Research Unit.

LESTER, Normand. 2004a. « Normand lester et les femmes dans l'armée : je persiste et je signe! », *Le Devoir*, 31 août.

LESTER, Normand. 2004b. « Les femmes dans l'armée, des armes de destruction massive », *Summum*, août, n° 9, pages 47-51.

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE DU CANADA. 2005. *Fact Sheet : Women's Progress in the Canadian Military*, Ottawa, 21 janvier, [En ligne] http://www.dnd.ca/site/newsroom/view_news_e.asp?id=1581 (page consultée le 25 mars 2007).

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE DU CANADA. 1998. *Les femmes dans les Forces canadiennes*, [En ligne] http://www.dnd.ca/site/newsroom/view_news_f.asp?id=877 (page consultée le 21 mars 2007).

O'HARA, Jane. 1998. « Rape in the Military : Speaking Out », *Maclean's Magazine*, 1^{er} juin, pages 14-20.

PARK, Rosemary. 1986. *Overview of the Social/ Behavioural Science Evaluation of the 1979-1985 Canadian Forces Trial Employment of Servicewomen in Non-Traditional Environments and Roles*, Research Report 86-2. Toronto : Canadian Forces Personnel Applied Research Unit.

PRESTON, Richard A. 1991. *To Serve Canada : A History of the Royal Military Colleges Since the Second World War*, Ottawa.

SEGAL, David R. and SEGAL, Mady Wechsler. 1983a. « Change in Military Organization », *Annual Review of Sociology* 9 : pages 151-70.

SEGAL, David R. and SEGAL, Mady Wechsler (1983b) 'Social Change and the Participation of Women in the American Military', *Research in Social Movements, Conflicts and Change* 5 : pages 235-58.

ST. JOHN, Bill. 2006. « De la Grande Guerre à la prochaine guerre : transformation du fantassin canadien », *Revue d'histoire militaire canadienne*, Vol. 7, n° 2, été, [En ligne] http://www.journal.forces.gc.ca/frgraph/Vol7/no2/07-St-john_f.asp.

TASSERON, Jeff. 2001. « Dotation en personnel militaire et révolution dans les affaires sociales ». *Revue d'histoire militaire canadienne*. Vol. 2, n° 3. Automne, [En ligne] http://www.journal.forces.gc.ca/frgraph/vol2/no3/pdf/53-62_f.pdf.

TRIBUNAL DES DROITS DE LA PERSONNE. 1989. T.D. 3/89, *In the Matter of a Hearing between the Complainants and the Canadian Armed Forces*, Ottawa, 20, Février. Ottawa : Minister of Supplies and Services, Canada.

VAN CREVELD, Martin. 2000. « Armed but not dangerous : women in the Israeli forces ». *War in History*. Vol. 7, n° 1, janvier, pages 82-98.

VAN CREVELD, Martin. 2001. *Men, Women and War*. Londres : Casell & Co, 287 pages.

WINSLOW, Donna et Jason DUNN. 2002. « Women in the Canadian Forces : Between Legal and Social Integration », *Current Sociology*. 50 : pages 641-667.

Porno et féminisme : entretien avec Lara Roxx

par Geneviève Lafleur

Candidate à la maîtrise en études des arts, UQAM

À travers les derniers siècles, l'imagerie pornographique a su s'adapter et se renouveler en fonction du développement des nouvelles technologies et des moyens de diffusion, mais aussi selon les normes sociales de chaque époque. Les tableaux frivoles du rococo ainsi que les histoires du marquis de Sade du 18^e siècle, symptômes d'un certain libertinage, furent avilis par une diminution généralisée de la *tolérance* au sein de la population le siècle suivant; ce qui n'éradiqua pas la pornographie, mais la confina plutôt à la clandestinité. Puis la photographie fut inventée, le cinéma aussi : la célèbre revue Playboy débuta en 1953 et aujourd'hui l'industrie du film porno génère des profits entre 4 et 13 milliards de dollars par an, et ce seulement dans la vallée de San Fernando aux États-Unis (Associated Press, 2004).

Le 24 mars 2004, Lara Roxx, jeune actrice porno qui débutait sa carrière aux États-Unis, fut contrainte de tourner une scène sexuelle non protégée à risque élevé, à savoir une double pénétration anale. Peu après, on apprit que Darren James, un des partenaires de Lara lors de cette scène, est atteint du VIH. Sont alors mis en quarantaine volontaire les actrices et acteurs ayant eu des contacts sexuels aux premier et second degrés avec Darren James, dont Lara, afin qu'ils subissent à leur tour un test de dépistage. Un moratoire de soixante jours fut conséquemment décrété dans la production de films pornographiques en Amérique du Nord. C'est dans ce contexte que Lara découvrit qu'elle avait, à son tour, été infectée. Trois ans plus tard, elle dénonce plusieurs aspects de cette industrie et désire aider les jeunes atteints du VIH.

courtoisie de Lara Roxx



Geneviève Lafleur : Vous avez décidé de bâtir une fondation. Pouvez-vous nous en parler ?

Lara Roxx : Au départ, j'avais pour objectif que la Fondation Lara Roxx apporte son aide à toute personne atteinte du VIH, mais j'ai finalement dû rétrécir mon domaine d'action; c'est alors que j'ai décidé de m'intéresser spécifiquement aux jeunes (âgés-es de trente ans et moins) qui auraient contracté le VIH. J'aurais pu déterminer le contexte de contraction du virus afin de circonscrire davantage mon projet, mais je considérais injuste l'idée de refuser des jeunes qui seraient nés avec le VIH ou qui l'auraient attrapé en se droguant, par exemple. En ce moment, le gouvernement canadien offre une certaine aide à ces personnes, notamment en défrayant le coût de certains médicaments ou en créant des programmes d'aide au logement, mais je crois que cette contribution est nettement insuffisante. De plus, j'ai noté un manque flagrant, à Montréal, d'aide pour les hétérosexuels atteints du virus.

Mais encore, les différents organismes consacrés aux jeunes atteints d'une maladie grave, qu'il s'agisse d'Opération Enfant Soleil ou de Rêves d'Enfants, ne parlent pas de jeunes ayant le VIH : le phénomène demeure extrêmement tabou. Ainsi, je souhaite que la fondation puisse aider ces jeunes sous la forme de soumission de projets qui contribueraient à leur autonomie.

Techniquement parlant, le tout est en ce moment en développement. Je me consacre principalement aux détails administratifs puisque, présentement, la fondation est un organisme à but non lucratif et je travaille afin qu'elle

devienne légalement un organisme de charité; c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il n'y a pas encore eu de grande démarche de publicité entreprise.

Parallèlement au développement de la fondation, je suis aussi en pour-parlers concernant quelques rôles au cinéma et je suis le sujet d'un documentaire qui est tourné ces mois-ci. J'aimerais, éventuellement, devenir réalisatrice.

G.L. : Quelles orientations sont prises par ce documentaire?

L. R. : Le documentaire s'intéresse à la base aux perceptions des gens face aux personnes atteintes du VIH, notamment en constatant la différence entre les réactions que j'obtenais auprès des gens avant que j'en sois atteinte et après avoir été contaminée. Avec ce documentaire, on tente aussi de détruire le mythe de l'homosexuel atteint du VIH, en proposant un nouveau sujet, une femme hétérosexuelle, mais aussi un autre regard sur le problème.

Le milieu pornographique

G.L. : Quel est le parcours qui vous a mené à vous diriger vers le monde du porno?

L. R. : Alors que j'étais en centre d'accueil, j'ai rencontré des filles qui dansaient nues et qui faisaient beaucoup d'argent malgré le fait qu'elles étaient encore mineures. Ça m'a intéressé, et c'est en dansant que j'ai commencé dans le milieu. Par la suite, je me suis dit que, tant qu'à passer une soirée à me faire toucher par plein d'hommes qui me rebutaient,

je préférerais passer une heure avec quelqu'un qui me plaisait et faire le double d'argent.

G.L. : Puisque vous avez déjà expérimenté les milieux de l'industrie pornographique tant québécois qu'américain, avez-vous dénoté des différences majeures quant au respect des personnes?

L. R. : Lorsqu'une fille désire commencer dans le milieu, on va lui présenter la chose comme si on allait bien s'occuper d'elle, lui trouver des contrats lucratifs, respecter ses limites autant que sa personne mais une fois sur le plateau de tournage, la situation est totalement différente. Et je crois bien que c'est comme ça tant ici qu'ailleurs. Toutefois, je suis convaincue que les agents-es des actrices pornos font preuve de stratégie afin de les convaincre et les désensibiliser. Dans mon cas, quand j'ai rencontré le mien, j'étais dès le départ très claire : je ne voulais avoir des relations qu'avec condom, et uniquement avec mon conjoint de l'époque. Pourtant, quand je suis sortie de son bureau, je me suis rendue dans une boutique érotique afin de me procurer des jouets pour me préparer à exécuter des scènes anales. C'est évident qu'il y a eu là manipulation pour qu'un tel changement d'opinion s'effectue aussi rapidement.

G.L. : Aux États-Unis, les acteurs pornos reçoivent approximativement le même salaire, peu importe la scène qu'ils doivent tourner. Qu'en est-il pour les actrices?

L. R. : Plus la scène est risquée ou douloureuse, plus la rémunération est élevée. En 2004, une fille était payée 800\$ pour une pénétration vaginale sans condom, environ 600\$ avec

condom; 1000\$ pour une pénétration anale; 2000\$ pour une double pénétration anale... Les hommes recevaient environ 500\$ par scène.

Le porno et ses effets pervers

G.L. : Croyez-vous que l'univers de la pornographie ait une influence quelconque sur le phénomène de l'hypersexualisation des jeunes filles?

L.R. : Je crois que oui, en quelque sorte, mais qu'il s'agit surtout d'un ensemble d'éléments influents, puisque je considère la pornographie et la culture populaire énormément liées. Plusieurs actrices pornos s'improvisent chanteuses et vice versa. Une grande quantité de chansons populaires, si on prend la peine d'en écouter les paroles, abordent ouvertement l'aspect de la sexualité, ou même de la soumission sexuelle de la femme envers l'homme et elles sont très populaires auprès des jeunes.

G.L. : Certains discours féministes supposent que la pornographie maintiendrait les femmes dans un schéma sexiste où la femme serait soumise et violentée par l'homme. Est-ce que vous croyez qu'il y a effectivement un lien à faire?

L.R. : Si on réduit cette violence à celle des pratiques sexuelles entre personnes consentantes, oui il y a là un lien à faire. Je constate qu'avec l'augmentation de la popularité de la pornographie, les pratiques sexuelles que demandent les garçons deviennent de plus en plus violentes ou extrêmes. Ils tentent de reproduire ce qu'ils voient dans ces films-là en croyant que leur partenaire va aimer parce que, dans le film, la fille souriait et semblait même

en jouir. Cela alors que, réellement, la fille simule, puisque bien souvent les pratiques sont inconfortables, voire douloureuses. Mais comme les hommes sont excités par ce qu'ils voient, ils supposent qu'une femme aussi serait excitée, car la fille à l'écran semble aimer ça; ils tentent donc de recréer ce schéma-là dans leur vie intime.

G.L. : Est-ce que la pornographie, en général, contribuerait donc à renforcer les stéréotypes de l'homme dominant et de la femme dominée?

L.R. : Assurément. Il suffit d'en regarder pour le constater. Rares sont les acteurs qui font des pratiques douloureuses; c'est toutefois le quotidien de bien des actrices pornos. Ces scènes *hardcore* représentent des fantasmes masculins, ce n'est pas pensé du tout en fonction du plaisir de la femme.

Solutions et problèmes

G.L. : La meilleure solution serait-elle l'abolition de la pornographie ou bien une meilleure législation et un plus grand encadrement?

L.R. : L'abolition ne réglerait rien puisque toute cette activité deviendrait clandestine et les conditions des actrices ne pourraient que se détériorer. Je crois qu'il serait nécessaire de créer des lois, des associations, car les actrices ne sont pas encadrées du tout. Par exemple, lorsque vient le temps des relevés d'impôts, elles doivent se déclarer travailleuses autonomes. L'argent qu'elles paient au gouvernement ne leur revient donc jamais. Une association des actrices et acteurs pornos devrait être envisagée, afin de leur accorder un encadrement, des assurances et des recours.

La meilleure solution pour enrayer la transmission de maladies serait l'obligation réglementée du port de condom, afin que cela devienne un acte criminel de ne pas en porter et qu'il y ait des recours possibles. J'inclurais aussi comme criminel l'acte de tenter d'influencer quelqu'un à effectuer une scène sans condom afin de punir l'action à sa source.

G.L. : Que proposeriez-vous afin d'améliorer spécifiquement les conditions de travail des actrices dans l'industrie pornographique?

L.R. : J'aimerais établir un répertoire précis des diverses compagnies oeuvrant dans le milieu de la pornographie qui inclurait des informations sur leurs pratiques et leurs conditions de travail afin de pouvoir les coter, les classifier et permettre aux actrices de se situer face aux compagnies avec lesquelles elles voudraient faire affaire ou non.

Idéalement, il y aurait aussi le port obligatoire du condom, comme j'ai mentionné plus tôt. En attendant qu'une telle loi soit émise, je désirerais informer les actrices et acteurs afin qu'ils puissent prendre des décisions éclairées.

G.L. : Que répondez-vous à ceux qui affirment que le fait d'obliger le port du condom éliminerait la part de fantasme présente dans la pornographie et serait donc une idée fort peu populaire auprès des consommateurs?



L.R. : Je trouve cette idée bizarre pour plusieurs raisons. Premièrement, une certaine partie du public masculin s'attache réellement aux actrices pornos et devient fan. Plusieurs usagers étaient dévastés quand ils ont appris que j'avais été contaminée par le VIH. Je crois que ceux de ce type seraient favorables à l'obligation du port du condom. Mais encore, certaines sortes de condoms sont sans reflet; la caméra ne les capte pas et ils restent invisibles à l'écran. L'argument du fantasme ne tient donc plus puisque le public ne verrait rien de différent.

Violences et réflexion

G.L. : L'intimidation dont vous avez été victime et qui vous a incité à tourner une scène douloureuse et risquée est-elle pratique courante dans l'industrie?

L.R. : J'imagine que oui, puisque c'est une tactique qui fonctionne bien. Sur le plateau, on te mentionne qu'on veut une scène un peu plus risquée, puis le lendemain, juste avant le tournage, on te demande une scène bien pire en menaçant que c'est ça ou bien rien. Cette pression est vraiment malsaine.

G.L. : Votre désensibilisation sexuelle a-t-elle commencé en même temps que vos premiers pas comme actrice porno ou bien avant ?

L.R. : Je considère que quand j'ai commencé à danser, je le faisais pour moi. C'était sur une base volontaire, j'étais consciente de ce que je faisais subir à mon corps et j'étais la seule à bénéficier de mes revenus. C'est certain que des personnes ont tenté d'en profiter, mais ça n'a pas duré. Quand j'ai décidé d'aller vers la pornographie, à la base, j'avais des exigences précises. Toutefois, je crois que c'est là que la désensibilisation a commencé et que j'ai plié. Je me suis fait dire que le milieu ne fonctionnait pas comme ça, on a tenté de me rassurer, notamment en disant que le sexe anal n'est pas dangereux du tout, que le sexe est un acte normal et que, par conséquent, toutes ses pratiques aussi le sont... Je ne suis certainement pas la seule qui s'est fait dire ce discours, qui avait réponse à tout et semblait très convaincant.

G.L. : Finalement, vous considérez-vous féministe ?

L.R. : Oui, mais j'ai souvent peur de le dire ouvertement puisque j'ai l'impression de me faire rejeter par une partie des féministes, notamment les abolitionnistes. Je crois que c'est parce que nous avons une vision différente de ce que pourrait ou devrait être le pouvoir accordé aux femmes, mais que, malgré tout, nous désirons la même chose : l'égalité et le respect entre les sexes.

...

L'expérience de la discrimination et de la violence dans le milieu pornographique qu'a vécue Lara Roxx et qui lui a permis d'élaborer son féminisme

est certainement comparable à ce qu'a vécu et vit encore la grande majorité des actrices pornos. D'autres actrices sont aussi « sorties du placard » ces dernières années pour affirmer leurs féminismes, comme c'est le cas de Christi Lake. En effet, cette dernière prône le respect du droit des actrices à dire non et celui à la liberté des femmes de faire ce qu'elles désirent de leur corps et de le faire jouir (Nathan, 2004). Comme quoi, même dans des milieux misogynes comme celui du porno, la réflexion féministe peut être tant présente que plurielle...

Bibliographie :

AGENCE DE SANTÉ PUBLIQUE DU CANADA. (2004) *Le VIH et le sida au Canada, Rapport de surveillance en date du 30 juin 2004*, 76 pages, [En ligne] <http://www.phac-aspc.gc.ca/publicat/aids-sida/haic-vsac0604/pdf/haic-vsac0604.pdf> (page consultée le 18 mars 2007).

ASSOCIATED PRESS. (2004) « Deux acteurs porno testés positifs au VIH contraignent plusieurs productions à arrêter le tournage », dans *Antipatriarcat.org*, [En ligne] <http://www.antipatriarcat.org/nouvelles/titres.php?ref=10034> (page consultée le 3 mars 2007).

NATHAN, Laura. (2004) *Porn Stars are People, Too*, [En ligne] <http://www.counterpunch.org/nathan12112004.html> (page consultée le 18 mars 2007).

Essai sur un nouveau discours féministe à l'égard de l'anti-féminisme

par Sophie le Blanc

Candidate à la maîtrise en science politique, UQAM

Les groupes de pères sont aujourd'hui de plus en plus présents sur la scène médiatique. Chaque année, le mouvement semble prendre de l'ampleur. Les groupes masculinistes (dont font partie des groupes de pères) défendant la thèse selon laquelle le féminisme serait allé trop loin (Gagnon, 2007), appellent à un retour en arrière dans l'organisation sociale. Ce sont principalement de ces groupes, que nous qualifions d'antiféministes dont nous parlerons dans cet article. Engagés-es dans une riposte, les féministes parviennent difficilement à faire entendre leur point de vue. Dans cet essai, nous tenterons de soulever quelques questions sur la pratique d'un certain discours féministe à l'égard des groupes masculinistes antiféministes¹. Pourquoi les réponses à des groupes réactionnaires qui parviennent à interroger et à intéresser une société qui se veut progressiste comme le Québec ne se révèlent pas suffisantes pour épuiser le mouvement? Faut-il repenser les réponses à leur apporter? Si oui, quelles sont les implications pour le mouvement féministe?

Cet article ne se veut pas exhaustif mais cherche plutôt à proposer des pistes de réflexion pour susciter un débat plus approfondi sur la réponse à apporter à ces groupes. L'essai se veut ainsi une contribution constructive aux analyses féministes.

Les réponses aux groupes masculinistes antiféministes

Un discours réactionnaire

Les discours masculinistes diffusés à la télévision sont bien différents de ce qui se trouve sur Internet. En effet, les médias de masse présentent un concentré plus accep-

table de leurs idées. Il suffit de passer quelques minutes sur leurs sites Internet (que ce soit ceux de Garscontent, Fathers for Justice, Égalitaristes, L'après-rupture, etc.)² pour comprendre qu'ils utilisent un double discours. À la télévision ou à la radio, ils mettent davantage l'accent sur les inégalités dont ils seraient victimes et les actions spectaculaires qu'ils entreprennent. En fait, ils affrontent les féministes sur leur propre terrain. Sur leurs sites Internet, c'est une toute autre histoire. Leur antiféminisme, voire leur misogynie est présente partout. De la généralisation de leurs histoires personnelles de divorces douloureux à l'attaque nominale de certaines féministes, les critiques se succèdent. Cette misogynie transparaît également dans leurs discours médiatiques. Elle prend la forme de revendications de droits pour les hommes ou pour les pères, ce qui semble, de prime abord, plus que légitime. Cependant, ces revendications vont souvent à l'encontre des droits des femmes ou des minorités. Elles reflètent principalement les intérêts de certains groupes d'hommes peu représentatifs de la société et de la diversité des hommes. Notons à ce sujet que leurs propos sont parfois empreints d'une certaine homophobie. Ainsi, selon eux, le féminisme serait défendu par « plusieurs intervenantes à l'orientation sexuelle problématique » (Gagnon, 2007).

Devant le double discours des groupes masculinistes antiféministes, il semble intéressant de montrer le caractère réactionnaire de leur pensée. Il est par exemple bien difficile de nier que les actions féministes, comme le dénoncent les masculinistes antiféministes, ont contribué à la légalisation du divorce, à sa facilitation et par conséquent à son expansion. Ainsi, au lieu de nier que le féminisme soit à l'origine du divorce et de son augmentation dans la société, il faudrait reconnaître cet acquis, l'accepter et le revendiquer. Cet acquis constitue l'exemple parfait d'une avancée faite à la fois pour les hommes et pour les femmes.

Rappelons-le, ce ne sont pas seulement les femmes battues qui bénéficient de l'existence du divorce, mais également les femmes et les hommes mariés-es en général. La possibilité de ne pas contracter d'engagement à vie constitue aujourd'hui un droit fondamental. Refuser ce droit acquis de haute lutte revient à brimer les individus dans une perspective souvent réactionnaire, peu importe leur genre.

De l'usage des statistiques

Plusieurs féministes dénoncent fréquemment la course à la victimisation dans laquelle se sont lancés les groupes masculinistes (voir entre autres Descarries, 2007). En se basant sur des statistiques, ces derniers tentent de démontrer à quel point les hommes sont mal en point dans la société. Cependant, certaines féministes contribuent elles-mêmes à la course à la victimisation en proposant à leur tour de nouvelles inter-

prétations des statistiques ou de nouveaux chiffres. Chaque côté essaye de démontrer que le groupe spécifique qu'il défend dans la société est plus victime que l'autre. Pourtant, la reconnaissance par les féministes de cette course à la victimisation devrait entraîner une utilisation plus circonspecte des statistiques, au risque d'alimenter le problème. Bien au contraire, la plupart continuent à se servir d'arguments massues issus de statistiques. Il est important d'aller au-delà de ces chiffres, pourcentages et autres proportions. Les études chiffrées sont souvent utilisées dans une perspective particulière permettant de défendre son propre point de vue : elles sont souvent utilisées par les deux parties en dehors de tout contexte et de toute explication. Au lieu de se battre sur le nombre de personnes que chaque groupe rejoint, il nous semble plus intéressant de mettre en lumière les problèmes globaux observés. La bataille des chiffres se réalise quelque peu au détriment de l'analyse puisqu'elle s'inscrit bien souvent dans le cadre de médiatisation-choc sur l'ampleur de chaque phénomène.

Nous en appelons alors à des réponses plus constructives de la part des féministes qui se veulent souvent des groupes plus articulés que les antiféministes, notamment par la qualité et la diversité de leurs analyses des divers pans de la société.

Prenons l'exemple de la garde des enfants. Les deux côtés manipulent les statistiques afin de défendre leurs thèses. D'un côté, on souligne que plus de 80% des causes de gardes d'enfants se règlent à l'amiable entre les parents, sans passer devant les tribunaux (Dupuis-Déri, 2005 : 165). De l'autre, les propos se concentrent sur les 85% de mères détenant la garde sans expliquer si ce chiffre provient des cas passés en cour ou non (Fathers For Justice). Quand ils n'utilisent pas de statistiques, les antiféministes prennent pour exemple des histoires de femmes manipulant le système judiciaire en s'appuyant sur des présomptions de violence à leur avantage. Les féministes s'appuient quant à elles sur les histoires de violence conjugale avérée où le père demande la garde dans le seul but de détruire un peu plus son ex-femme. Les histoires personnelles et parfois marginales constituent alors des argumentaires pour démontrer la situation précaire de l'un ou l'autre genre. Cette approche de la question ne peut donc constituer une solution à l'usage des statistiques.

Se réappropriier les enjeux

La garde des enfants

Concernant la garde des enfants, l'augmentation de la garde partagée révèle une nouvelle approche de la paternité où le rôle du père se partage de manière égale avec celui de la mère.



Pourtant, avant même de remarquer à quel point la garde partagée peut être un des moyens donnant aux pères un rôle équivalent à celui de la mère dans l'éducation des enfants, les discours féministes tendent à se centraliser sur les abus. Le plus souvent, les féministes évoquent des cas où les femmes battues par leur mari sont contraintes à partager la garde (Arte, 2005). Il est vrai que certains groupes masculinistes (e.g. *Allo papa, allo maman* en France et *Fathers For Justice* au Québec) demandent que la garde partagée soit imposée systématiquement aux couples lors de divorce ou de séparation. Il serait important de souligner que la justice n'a pas à appliquer des solutions systématiques à des problèmes impliquant des familles. Le droit des pères, des mères et des enfants ne doivent pas être priorisés de manière automatique. Nous en avons pour preuve les dérives des discours masculinistes sur l'intérêt supérieur de l'enfant. Ce faisant, le discours féministe pourrait alors se concentrer sur les bénéfices d'une garde partagée équitable en privant les masculinistes antiféministes du monopole de l'attention.

Le discours masculiniste concernant la garde des enfants s'oriente notamment autour de l'idée que l'enfant a besoin d'une figure paternelle. Par exemple, Jean-Pierre Gagnon (2007) va jusqu'à affirmer que c'est l'absence du père qui est la cause de l'hypersexualisation des jeunes filles dont la sexualité débridée ne serait soumise à aucune autorité masculine. Cette idée, profondément essentialiste car déterminant un rôle « paternel » par essence différent de celui de la mère, doit être combattue par les féministes. En se basant sur ce raisonnement, les masculinistes réclament la garde alternée invoquant l'intérêt supérieur de l'enfant à connaître ses deux modèles

(paternel et maternel). Les masculinistes qui s'intéressent légitimement au droit des pères, détournent ainsi le discours autour des droits des enfants. Ne nous y trompons pas, les enfants ont le droit à un environnement sain où les parents parviennent à s'entendre. Cependant, le droit des pères ne doit pas se réaliser au détriment des droits de l'enfant ou de la mère. Devant ce constat, il est maintenant du devoir des féministes à presser les législateurs de trouver une conciliation entre ces trois droits.

D'autre part, s'appuyant sur le fait que beaucoup de femmes souffrent encore du système judiciaire de garde des enfants, les féministes mettent de côté les inégalités entre les pères et les mères qui y sont constatées. Comme si ces problèmes n'étaient pas importants à régler. Nous pensons plus particulièrement aux propos récurrents voulant que ce soit un phénomène en évolution puisque « la situation juridique a [...] tendance à changer » (Dupuis-Déri, 2005 : 166). Si la situation s'améliore d'elle-même, alors pourquoi s'y intéresser ? Nous insistons ici sur le fait que la place ne doit pas être laissée à des groupes réactionnaires qui se veulent les défenseurs des droits des pères. Au contraire, nous devons fournir notre propre analyse féministe et nos solutions à ces problèmes.

Alors que la question de la garde partagée est principalement abordée dans le sens des abus et dérives, certains admettent que ce sont les hommes eux-mêmes qui le plus souvent ne la demandent pas. Il devient alors critique de comprendre pourquoi : est-ce parce qu'ils pensent ne pas l'obtenir, parce que la société n'accepterait pas leur rôle ? Élisabeth Badinter propose diverses pistes de solutions (1992 : 256). La socialisation sexuée des rôles

parentaux est encore très présente et partager la garde des enfants alors qu'ils sont encore très jeunes se révèle souvent impensable pour le père, la mère et le juge (Badinter, 1992 : 256). Selon nous, ces stéréotypes doivent être désignés comme tels et combattus. Une des avenues pour combattre ces préjugés consisterait peut-être à promouvoir la garde partagée dans des conditions équitables entre les deux parents. Nous soutenons qu'il ne suffit pas de démontrer le conservatisme des discours masculinistes antiféministes. En fait, il faudrait proposer une solution alternative à ces discours et non pas refuser d'y voir un problème.

De la crise identitaire

Les groupes masculinistes antiféministes se plaisent à décrier la crise identitaire dont les hommes souffrent aujourd'hui. Ils attribuent la majorité des problèmes aux féministes. Plusieurs considèrent surtout la période d'avant la naissance du mouvement féministe comme un eldorado. C'était le moment où, selon eux, la famille traditionnelle (père, mère, enfants) prospérait au profit de tous et toutes. Ce « système social qui a fait ses preuves pendant les 10 000 dernières années », nommé patriarcat, a été remis en question par les féministes, détruisant de fait l'équilibre ancestral et les identités traditionnelles (Boucher, 2007). Quand elles ne nient pas l'existence d'une crise identitaire, les féministes refusent de l'attribuer aux avancées réalisées par le mouvement. Qui arrivons-nous à convaincre en arguant que les changements sociaux apportés par le féminisme ne sont pas en partie une source du problème identitaire des hommes aujourd'hui ? Si les hommes ont toujours connu une crise identitaire, et que les femmes très probablement aussi, comme le

soutiennent certains-es (Descarries, 2007), il n'en demeure pas moins que la perception identitaire des hommes a pu être bouleversée par les impacts de changements sociaux.

En effet, non seulement leur pouvoir a été remis en question, mais également leur identité. L'acceptation ou la tolérance d'autres genres et d'autres sexualités a remis en question plusieurs référents. Le modèle de l'homme « pourvoyeur » mais également de l'homme « hétérosexuel » à la situation enviable et de l'homme « réussite de sa famille » s'effacent peu à peu dans nos sociétés. La disparition des lieux masculins privilégiés (écoles non-mixtes, service militaire) ainsi que l'appel à une paternité repensée ont participé à la disparition d'une masculinité pré-établie (Rauch, 2006 : 526-527). Ainsi, « délivrée du souci de répondre à un genre défini, l'expérience intime a ouvert l'horizon de nouvelles quêtes identitaires » (Rauch, 2006 : 571). À ces questions d'identité de genre s'ajoutent aujourd'hui les conséquences du néo-libéralisme et des campagnes de ces groupes conservateurs eux-mêmes à travers l'identité traditionnelle de genre (Dupuis-Déri, 2005 : 167). Au lieu de reculer vers une ancienne organisation sociale comme le veulent les antiféministes et au lieu de nier le problème, essayons plutôt de le comprendre dans une dynamique relationnelle entre hommes et femmes.

Idées pour les analyses féministes de demain...

L'agenda féministe

La question des hommes, de leur identité et de leurs problèmes ne peut pas être résolue à partir d'un seul point de vue féministe qui ne s'intéresse qu'aux femmes. Elle mérite une attention particulière au sein même des

recherches féministes. Or, aujourd'hui, ce sont les groupes masculinistes antiféministes qui abordent le sujet. Il devient alors urgent d'investir ces recherches dans une perspective féministe (Béchar, 2005 : 180) et relationnelle. Certains prétextent que les féministes « ont encore tant de luttes à mener pour les femmes » (Dupuis-Déri, 2007) avant de s'occuper des problèmes des hommes. Cependant, quand on perçoit à quel point la thématique ouverte par les groupes masculinistes intéresse la société, comment pouvons-nous conserver cette position ? Devons-nous mener des recherches dans notre coin, sur des sujets qui nous paraissent d'abord à nous-mêmes importants ? Soulignons que ce sont les thèmes très associés à une certaine « condition » féminine qui suscitent généralement les recherches féministes (violence faite aux femmes, famille, etc.). Pourtant, le projet du féminisme concerne la société dans son ensemble. Comprendre les rapports entre les genres sous un seul angle – les femmes – entraîne une vision réduite de la société et de ses problèmes. On ne peut pas comprendre les réalités des femmes en n'interrogeant pas celles des hommes plus en profondeur. L'intégration des hommes aux analyses se révèle nécessaire à l'avancement des études féministes.

Le féminisme a questionné l'inégalité des hommes et des femmes dans une perspective de remise en question des rapports de pouvoirs. Or, ces derniers ne sont pas uniformes dans la société. Toutes les femmes ne sont pas opprimées par tous les hommes à tout moment de leur vie. Ainsi, il faut pouvoir reconnaître que dans certaines circonstances, les femmes peuvent être en situation de pouvoir sur les hommes. Ceci est particulièrement vrai dans un domaine « réservé » aux femmes tel que la garde des enfants. Les masculinistes y perçoivent un complot des féministes dirigeant la « vaginocratie » que serait le Québec aujourd'hui (Content d'être

un gars). Loin de constituer un quelconque complot, il s'agit plutôt des représentations de la « femme-mère » et de « l'homme-irresponsable-et-difficilement-père » qui existent dans la société. Un questionnement plus en profondeur sur les identités de genre des hommes doit résolument entrer dans les sphères « traditionnellement » féminines telles que l'éducation et la garde des enfants afin de comprendre plus en détails les relations de pouvoir qui existent dans l'ensemble de la société. Bref, les recherches devraient se réaliser dans une perspective relationnelle.

Reproduction des inégalités

Les inégalités structurelles dans la société se réalisent le plus souvent au détriment des femmes et d'autres minorités. Cependant, en ne s'intéressant qu'à la catégorie femme, certains groupes dont la situation est problématique se retrouvent à leur tour mis de côté alors qu'ils subissent déjà des discriminations. En discréditant leurs problèmes, les féministes, entre autres, créent ou encore amplifient certaines inégalités. L'exemple le plus criant est la situation des hommes non combattants, victimes de la guerre à un autre niveau que celui des femmes, qui sont peu pris en compte par les Nations Unies ou les organisations non-gouvernementales qui se concentrent sur la guerre. Au lieu de changer la société dans son ensemble, de questionner tous les rapports de pouvoir et les situations inégalitaires dans la société, les actions se sont concentrées sur les femmes en ne questionnant pas assez l'homogénéité du groupe homme, reproduisant de fait des inégalités.

Le féminisme se doit par conséquent de questionner le groupe homme. Il convient de souligner que ce questionnement est absent des réflexions des groupes masculinistes antiféministes, souvent homophobes, appelant

à une certaine « virilité » de l'homme (Gagnon, 2007). Alors que les approches féministes intègrent de plus en plus des nuances dans la conception des femmes, le groupe homme reste bien souvent uniforme. En nous basant sur les leçons apprises par le mouvement féministe (telles que le refus de l'essentialisme), nous devrions être en mesure de comprendre la diversité de l'identité masculine. Il apparaît bien utopique de croire que les seules discriminations contre les hommes qui existent dans la société sont fondées sur la sexualité, dans ce cas autre qu'hétérosexuelle. En ce qui a trait à la garde des enfants, le féminisme devrait dénoncer les discriminations que les pères peuvent subir selon leur orientation sexuelle, leur origine, leur éducation, leur niveau de vie ou encore leur handicap. Étant donné que les groupes masculinistes antiféministes évitent de discuter de ces questions, les féministes doivent s'approprier ce sujet.

De l'importance des mots

En utilisant un vocabulaire différent selon le genre de la personne (voire peut-être de sa sexualité) pour qualifier des positions intellectuelles, certaines féministes perpétuent un double-standard. Elles contribuent surtout à donner des arguments aux antiféministes. Ceux-ci qualifient souvent de « radicales » les féministes disposant de l'écoute médiatique entretenant ainsi la confusion entre l'appellation de leur approche théorique « féministe radicale » (souvent « matérialiste »), et le sens courant du terme dans la société, aujourd'hui associé à l'extrémisme³. De plus, l'utilisation du terme pro-féministe crée différents niveaux dans le féminisme. Les hommes féministes se voient souvent réserver cette appellation renvoyant ainsi leurs positions politiques à leur genre. Logiquement, on pourrait alors être féministe ou seulement pro-féministe,

ou encore allié. De cette hiérarchisation découle une possible légitimation des récriminations des masculinistes qui disent parler (et s'entendre) avec des féministes « modérées ». Est-il vraiment possible d'être un peu féministe? Moyennement féministe? Très féministe? Il nous semble que cette dénomination de « pro-féministe » ne reflète aucunement la réalité. Le féminisme correspond plutôt à un ensemble d'idées basées sur un continuum politique allant de la gauche vers la droite. On ne peut être un peu ou beaucoup féministe. Simplement, nos idées diffèrent, nos approches théoriques ne concordent pas toujours. C'est là toute la diversité du mouvement féministe. Au lieu de donner des outils aux antiféministes, donnons des clés à la société pour mieux comprendre les féminismes.

Conclusion

La réponse aux masculinistes devrait être repensée. Actuellement, la course à la victimisation bloque le débat. Au lieu de prendre une mauvaise voie dans la réponse aux masculinistes antiféministes, les analyses féministes devraient interroger plus globalement les situations problématiques bien souvent induites par les identités de genre et leurs conséquences sur les individus. Une importance particulière doit être apportée à la nuance des groupes cibles utilisés dans les analyses. Tout en refusant l'interprétation masculiniste, le mouvement féministe doit pouvoir fournir des alternatives aux questionnements et non les ignorer.

¹ Il nous semble important d'insister ici sur le fait que, malgré notre généralisation, toutes les féministes n'ont pas la même réponse à l'antiféminisme. Cependant, il nous semble que l'attitude dominante transmise dans les médias est celle que nous remettons ici en question. De même, nous nous intéressons avant tout aux groupes masculinistes antiféministes et non aux groupes masculinistes en général.

² Contrairement à d'autres, nous pensons que d'inciter chacun-e à visiter leurs sites Internet ne pourra que discréditer leurs revendications et non participer à leur publicité.

³ Rappelons que la signification du terme radical a varié selon les époques. La preuve en est que dans la France des années 1930, le parti « radical » se voulait un parti centriste.

Bibliographie

ARTE *Quand des pères se vengent*, [En ligne] <http://www.arte.tv/fr/histoire-societe/archives/Quand-des-peres-se-vengent/813588.html> (page consultée le 23 février 2007).

BADINTER, Élisabeth. (1992) *XY : De l'identité masculine*, La Flèche (France) : éditions Odile Jacob, 314 p.

BÉCHARD, Marie-Josée. (2005) « La relation entre les hommes et le féminisme : une question de rapports de pouvoir », dans Maria Nengeh Mensah (dir.) *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal : les éditions du remue-ménage, pp. 174-189.

BOUCHER, Jean-Claude. S/D. *Les termites*, [En ligne] <http://www.lapresrupture.qc.ca/> (page consultée le 23 mars 2007).

CONTENT D'ÊTRE UN GARS. *Content d'être un gars – Glad to be a guy*, 4 septembre 2005, [En ligne] http://www.garscontent.com/509_Septembre/04/Pagedu050904.htm (page consultée le 23 mars 2007).

DESCARRIES, Francine. (2007). « Discours masculinistes : s'incliner ou riposter? ». Conférence prononcée à l'Université du Québec à Montréal le 22 février 2007.

DUPUIS-DÉRI, Francis. (2005). « Féminisme et réaction masculiniste au Québec » dans Maria Nengeh Mensah (dir.) *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal : les éditions du remue-ménage, pp. 157-173.

GAGNON, Jean-Pierre. (2007) « Hypersexualisation et paternité », *Réflexion du Jour*, [En ligne] 2 mars. <http://www.lapresrupture.qc.ca/> (page consultée le 23 mars 2007).

FATHERS FOR JUSTICE. *Pères 2006*, [En ligne] http://fathers-4-justice.ca/portail/index.php?option=com_wrapper&Itemid=57 (page consultée le 23 mars 2007).

RAUCH, André. (2006) *Histoire du premier sexe, de la Révolution à nos jours*, Barcelone : Hachette Littératures, 646 p.

Anarchistes des genres

par Mario Racine

Étudiant au baccalauréat en communication (journalisme), UQAM

Qu'évoque pour vous le mot « femme » ? Le mot « homme » est-il dans votre esprit synonyme de barbe, de pantalon et de virilité ? Et si un homme portait la barbe en même temps qu'une jupe ? Serait-il encore un homme ? Un homme féministe, est-il une incongruité ou simplement une espèce trop peu souvent répertoriée ? Qui s'y intéresse davantage que les Panthères roses ? Ces dernières en ont contre les codes. Hommes comme femmes, elles s'attaquent aux stéréotypes de genre. Les Panthères roses sont de petites bêtes subversives qui se battent contre les standards bien définis de notre société. Fondé en 2002 à Montréal par des militants-es issus-es du courant mondial *Queer* (étrange) et féministe, une dizaine de jeunes adultes font partie du groupe. Ils en ont contre le capitalisme rose et l'hétérosexualité comme système politique. Rencontre avec des panthères roses qui griffent pour nous faire réfléchir et nous secouer.

Mario Racine : Pourquoi vous impliquer au sein du groupe les Panthères roses ?

Jujube Molotov : Au départ, nous étions tous impliqués dans le milieu anarchiste et dans le milieu alter-mondialiste. On trouvait qu'il n'y avait pas assez de dénonciations de l'homophobie. Il n'y avait jamais de remise en question du système binaire homme/femme. Il y avait déjà un discours féministe dans le milieu alter-mondialiste, mais on ne pensait pas qu'ils pourraient être nos alliés. Dans ce milieu, au-delà du patriarcat comme cible de dénonciation, il n'y avait rien qui venait vraiment nous chercher en tant que personnes gaies et lesbiennes. On trouvait qu'il manquait un discours contre l'hétérosexisme et l'homophobie.

Fifi Barre d'Acier : Quand on regardait dans le milieu gai et lesbien ce qu'il se faisait en terme d'implication sociale, ce n'était pas du tout satisfaisant. Il y avait cette volonté de dire : « On ne se reconnaît pas, c'est pas suffisant, c'est pas assez radical, pas assez critique. » Le village gai, entre autres, reprend des modes de fonctionnement et des modes socio-politiques très hétéronormaux, que l'on dénonce. Car l'hétérosexualité n'est pas juste une préférence sexuelle, c'est aussi un système politique. Dans

la société, l'idée véhiculée, entre autres par les médias et l'éducation, s'oriente vers l'hétérosexualité comme idée de base et l'homosexualité est vue comme une exception. Il est normal de penser que tout le monde est hétérosexuel. Or il y a une minorité qui fait exception. On interprète le genre et on le rattache à la sexualité, mais ce sont deux entités. L'orientation sexuelle n'est pas explicitement visible. L'hétérosexualité, c'est un homme masculin avec une femme féminine. Le genre et l'orientation sexuelle sont étroitement reliés par la socialisation : une femme trop masculine sera vue comme une lesbienne même si elle est hétérosexuelle et un homme trop féminin sera vu comme un gai même s'il est hétéro.

MR : Qu'est-ce que vous pensez du milieu gai et de son village ?

FBA : Le village est très homme, très gai, très blanc. Ils n'ont pas intérêt à se poser de questions parce que ça pourrait mettre en péril leurs commerces. Ils ne veulent pas perdre leurs privilèges de classe, de genre, ni ceux de leurs classes sociales aisées : leurs commerces c'est l'argent rose, c'est leur dada. Et il n'y a pas beaucoup de place pour les lesbiennes dans le milieu gai. Elles vivent elles aussi la question de l'homosexualité, mais sont également aux prises avec leurs positions de femmes par rapport aux hommes même dans le milieu gai.

JM : Je ne pense pas que les lesbiennes ne veulent pas se mélanger aux villages gais. Je pense qu'elles ne peuvent pas parce qu'elles n'ont pas les mêmes moyens qu'un couple d'hommes. En général, dans la société, un gars gagne un tiers de plus qu'une femme. Si tu as un beau portefeuille, tu vas aller plus souvent dans le village.

Lolagouine : Le village, c'est une histoire de consommation. Les lesbiennes n'ont pas tellement les moyens et certaines se sentent mal à l'aise d'être dans un lieu de consommation.

MR : Vous en avez contre les genres, pourquoi ?

FBA : On ne veut pas abolir nécessairement le genre. Actuellement, il y a des équations très strictes qui séparent. Tu as un vagin : t'es dans le genre féminin. Si tu as une bite : t'es viril donc hétérosexuel. Mais on ne peut pas abolir les genres, c'est la performance sociale, comment tu agis en société, les codes vestimentaires, les attitudes et les paroles. C'est lorsque tu déroges de ces équations très strictes qui sont établies qu'on te stigmatise et te catégorise.

Lola : Je pense que c'est différent quand c'est toi qui te dis pédé que quand c'est quelqu'un d'autre qui le dit pour toi. C'est pareil pour les genres. Je suis une personne née avec un sexe féminin, alors je suis censée être une personne très sensible. Je pense que c'est une imposture sociale, une obligation. C'est une catégorie où il y a une équation très claire et si tu en sors, tu es déviant. On peut être hétérosexuel et être déviant sous n'importe quelle forme !

MR : Vous posez parfois des gestes réactionnaires. Je pense à la St-Valentin en 2005, où vous êtes allés vomir dans les boutiques du Village gai, ou encore à la sodomobile (une panthère rose sodomisant Stephen Harper) que vous avez fait défiler dans la rue devant des congressistes conservateurs à Montréal. Quel type de réactions cherchez-vous à provoquer chez les gens ?

JM : On n'a pas un message à faire passer, on a des questions à suggérer. On veut créer des fissures dans leurs certitudes pour qu'ensuite les personnes aillent chercher des réponses.

MR : Pour vous, le monde parfait serait comment ?

Lola : Moi j'aime bien le terme « pas parfait », parce que j'aime bien militer (rire). Ça m'ennuierait beaucoup de devoir passer mes journées à la plage (rire).

FBA : Ce qu'il y a dans cette implication, c'est une remise en question de soi. C'est aussi comment nous on se façonne. Le militantisme, c'est un processus de vie. Il y a des réflexions qui découlent de ça. C'est prendre conscience que l'hétérosexualité est un système politique, dans un premier temps. C'est prendre conscience que l'homophobie ne touche pas seulement les personnes homosexuelles : l'homophobie touche tout le monde, c'est le fondement même de l'identité de la personne. On veut semer la réflexion.

Lola : Je ne crois pas au changement du monde complet et total pour demain matin. Mais pour moi, c'est important de créer des espaces pour mettre en pratique mes idées politiques et vivre en cohérence avec ces idées. Déjà, ça fait un travail énorme de vivre tous les jours en cohérence avec ses convictions. Moi je ne crois pas à la théorie pour la théorie, j'ai besoin de la mettre en pratique.

MR : Pour vous, l'homosexualité est un choix ?

Lola : On devrait dire aussi que l'hétérosexualité est également un choix, comme l'homosexualité. Selon moi, personne ne naît homosexuel ni hétérosexuel. C'est un cheminement qui se fait pendant des années.

FBA : Le choix de l'homosexualité, ce n'est pas tant de choisir l'attirance, c'est aussi qu'est-ce que tu fais avec ces

attirances. C'est un choix d'éducation de dire que les personnes sont nées comme ça ; la société est orientée vers l'hétérosexualité. La préférence sexuelle n'est pas comme un choix démocratique et, dans ces choix de préférences, il y a pleins de variantes.

Si la question des genres, aussi vaste soit-elle, est difficilement définissable par les nombreuses nuances qu'on peut lui apporter, les Panthères roses osent quant à elles questionner. Par leurs gestes souvent radicaux et subversifs, ce sont les idées reçues sur les genres et les étiquettes accolées aux comportements sociaux qu'elles veulent faire tomber. Voici donc des jeunes qui s'impliquent pour l'égalité des sexes, pour le respect des différences, mais surtout pour l'espérance d'un monde meilleur.

Miss.Tic : art de la rue ou féminisme de terrain ?

par Annie Rousseau

Candidate à la maîtrise en études littéraires, UQAM

Automne 2001. Je tourne le coin de la rue et je m'arrête, fixant la pierre d'un édifice. Depuis un certain temps, à Paris, j'observe à plusieurs endroits ce qui me paraît être des graffitis de femmes aux airs de vamps. Des citations les accompagnaient souvent, de courtes phrases ou des jeux de mots qui portaient invariablement à réfléchir. *Ce qui m'éloigne de moi me sépare des autres*. Une femme me toisait du regard, son décolleté bien visible, le noir de l'aérosol sur la pierre blanchâtre de l'immeuble. Et cette signature sur le mur : Miss.Tic.

Les origines

Depuis 1985, Miss.Tic – elle ne veut pas révéler son vrai nom – travaille avec des pochoirs et une bombe aérosol. Le pseudonyme de l'artiste provient d'une bande dessinée de Picsou où une sorcière porte le nom de « Miss Tick ». Née en 1956, Miss.Tic est décrite comme une plasticienne et une poète. La légende raconte qu'elle commence à peindre au pochoir les murs de la ville alors qu'un amant la laisse : ce dernier déclare qu'il ne veut plus la voir même en peinture. Elle le prend au mot et commence à afficher des phrases insolentes. Pour que son ancien amant la reconnaisse, elle dessine sa silhouette au pochoir. C'est à ce moment que les mots cinglants de la Miss s'accompagnent de femmes fatales. Même si les pochoirs tiennent de l'autobiographie par moments, Miss.Tic préfère croire qu'il s'agit de fiction. Alors qu'au début de sa « carrière », elle sort de nuit pour « bomber », elle reçoit à présent l'appui et la permission des arrondissements parisiens pour laisser sa marque sur les murs et interpeller les passants avec des phrases-chocs. *La poésie ébauche les contours d'une ville à colorier*. En outre, certains de ses pochoirs sont trop sexy pour être peints sur les murs, d'où les expositions auxquelles elle prend part pour exhiber ses vamps. À travers les pochoirs de Miss.Tic se trace un portrait de la femme contemporaine : celle qui baise, pense, jouit, manipule, milite, parle. Elle

ne veut pas représenter des femmes laides. Elle les choisit puissantes, belles, pulpeuses, au décolleté plongeant, en bas résille et talons hauts.

Comment se présente-t-elle ?

Je n'avoue pas, je me déclare. Oui, je me suis fait un nom, MISS TIC. Une nuit au pied du mur, j'ai refusé les yeux ouverts ce que d'autres acceptent les yeux fermés. Par provocation, j'ai inventé une fiction au rimmel littéraire et j'ai peint des femmes pour redonner du corps à la langue. Les images des femmes que je représente sont issues des magazines féminins, je les détourne. Je développe une certaine image de la femme, non pas pour la promouvoir, mais pour la questionner. Je fais une sorte d'inventaire des positions féminines. Quelles postures choisissons-nous dans l'existence ? Je ne dessine ni n'écris mon roman personnel. Il s'agit pour moi de prendre position en tant qu'artiste et en tant que femme dans la cité et dans le monde de la création. Créer c'est résister (Miss.Tic).

Souvent très politisées, les phrases accompagnant les pochoirs touchent le passant du bout de l'œil et le forcent à se positionner en regard des relations, de la politique, de la psychanalyse ou de la vie en général. C'est ainsi que l'artiste se retrouve à rejoindre tout le monde : les féministes autant que les artistes, les politiciens ou les simples passants. Toutefois, elle n'œuvre pas dans les 8^e et 16^e arrondissements, puisque les blocs de pierre de l'architecture haussmannienne n'offrent pas de surface assez grande pour lui permettre d'y « bomber » ses pochoirs. D'autre part, elle préfère les surfaces rugueuses et les murs délabrés. Il est impossible de rester indifférent à ces visages vous défiant, à ces postures qui vous invitent et cet appel à affirmer ses propres désirs et convictions. Miss.Tic dit plutôt qu'elle tente de « [mettre] au monde des interrogations » (Garcia, 2003).

Art et politique

Miss.Tic se sert de ses modèles pour critiquer la société française, notamment les politiques du gouvernement, en signant *Miss.Tic présidente* à la suite de slogans. Récemment, on a pu remarquer la trace des présidentielles françaises de 2007, avec une possible référence à Ségolène Royal. Miss.Tic pousse l'audace jusqu'à reprendre à sa façon le nom du site Internet de madame Royal¹ : *Impur désir d'avenir*. Comme quoi ce n'est pas parce que l'on est femme et féministe que l'on va nécessairement appuyer une candidate à la tête du Parti socialiste. De toute façon, comme Miss.Tic l'écrit si bien : *On est ni de droite, ni de gauche, on est dans la merde*. Le quotidien *Libération*, dans son article du 17 novembre 2005, qualifiait les pochoirs à saveur politique de Miss.Tic comme « une thématique anarcho-désirante de gavroche qui déclame de la poésie » (Le Vaillant, 2005). L'artiste va même jusqu'à prétendre que *gouverner nuit gravement à la santé mentale*. Mais ça... Peut-être s'en doutait-on ?

Interpeller

Miss.Tic poursuit son mandat social et politique en suggérant *l'impôt sur l'infortune*, ne sachant plus si on donne suite aux *emmerdements durables* puisque *l'on touche le fond sans les pensions et que le travail nous retraite, la retraite nous travaille*. Elle arrive en quelques mots à dresser un portrait de la société et de son actualité. Elle reprend les grands enjeux et se les réapproprie. Les mots crachés par la bouche de ses vamps font réfléchir parce qu'ils nous frappent et nous rejoignent dans le quotidien, entre deux stations de métro parisien, lorsque nous déambulons sur la rue entre le boulot ou l'école. La pratique picturale de Miss.

Tic vient nous surprendre au détour d'une rue, sur un mur qui semblait quelconque auparavant. C'est ce féminisme que j'aime – même si Miss.Tic ne s'affiche pas nécessairement en tant que militante du mouvement. L'artiste admire cependant les positions féministes de Régine Desforbes, qui a écrit le préface d'un de ses livres, *Re-garde moi*. Ce féminisme joue, dénonce. Il prend place dans la rue, parmi les passants, dans le quotidien. Il laisse une trace, soulève les passions. Les femmes et les phrases de Miss.Tic trouvent écho chez d'autres, même si elle prétend : *Je ne fais que passer*. Comme elle l'écrit si bien : *À suivre...*

Ouvrir un dialogue

Dans la rue, partout, Miss.Tic se raconte et ouvre un dialogue avec les murs de la cité. Nul besoin de crier : *Silence on détourne*. Des graffeurs lui répondent également. L'un d'eux n'a fait qu'inscrire « Mister Tic » sur quelques mots rajoutés à ceux de l'artiste. D'autres sont frustrés par certaines répliques ou angoissés à l'idée qu'une femme artiste trouve autant de visibilité aussi rapidement ; pourtant, il s'agit d'une façon efficace de transmettre un message. *Comment taire, comment dire ?* Toutefois, alors que certains pochoirs de l'artiste peuvent décorer un mur pendant deux, trois ou cinq ans, certains ne durent que quelques heures, avant d'être nettoyés, remplacés, vandalisés. En général, les commerçants parisiens ne sont pas contre ce type d'œuvre sur leurs murs et donnent leur feu vert à l'artiste pour qu'elle s'y exprime. Au début elle se cachait pour œuvrer. À présent, elle peut compter sur de nom-



courtoisie de Miss.Tic



breux appuis (dont ceux des mairies d'arrondissements parisiens), organise régulièrement des expositions, publie ses phrases-chocs et ses pochoirs dans des recueils (voir bibliographie à la fin). Parfois, on demande même à ce que soient restaurés certains pochoirs qui s'effacent. Après la création de « l'Observatoire du graffiti » (Corre, 2005), Miss.Tic et les autres artistes de la rue ont vu leur œuvre revalorisée, même protégée.

Miss.Tic et l'actualité

Tant qu'à vouloir participer aux débats de l'actualité, aussi bien militer *pour des ébats participatifs*. Miss.Tic raffole des jeux de mots subversifs et des phrases à double tranchant. Chacun de ses pochoirs recèle plus d'un niveau de compréhension – autant de clins d'œil à l'art, à la littérature ou à la politique... À qui est l'Hexagone? *La France aux Maliens, la Bourgogne aux escargots*. Après tout, la bureaucratie française et les problèmes entourant les S.D.F. et les sans-papiers peuvent nous rappeler *le droit d'asile, une histoire de fou*. Dans une ville comme Paris, où vivent plusieurs groupes de Romani-chels et d'autres gens du voyage, on se demande comment les élus parviendront à trouver un réel compromis afin d'accueillir les sans-abris, les sans-papiers et tous les immigrants sans fermer les frontières. C'est ainsi que Miss.Tic, en quelques mots, semble poser un problème très complexe et résumer une problématique. *Enfants d'olives amères nos rires ont la couleur subversive du désir*. Miss.Tic est, elle-même, à moitié arabe de par son père tunisien, de qui elle n'a toutefois pas conservé le nom. Elle n'offre pas de solutions à l'immigration massive, mais il est possible de croire qu'elle dénonce un phénomène qui touche les passants : souvent, celui ou celle

qui déambule près des murs de la cité est aussi celui ou celle qui croisera, plus loin, un Maghrébin sous-payé effectuant un travail minable, ou encore une mère tzigane avec trois enfants qui mendient. À la longue, *dans quel état j'erre?*, se demande-t-elle. Où, alors, peut-on se ranger? Ce qui donne envie, aussi, d'être *ivre morte pour la patrie*, dans *la France du bas résille*. La coquetterie française se met au service du citoyen et de la citoyenne pour passer un message!

Reprendre des mythes pour mieux s'en affranchir

Miss. Tic cherche à provoquer. Elle joue avec les modèles de sorcières, de fées, de vampires et se les réapproprie de façon positive. La femme dont elle fait état est forte, puissante, debout. *Sangsations fortes, sorcières égarées...* Ses vampires ressemblent à des dévoreuses d'hommes. Quant aux diablasses et sorcières enfourchant le balai, croupes dénudées, elles rendent compte d'un incroyable pouvoir de séduction, tout comme d'autres figures mythiques qu'elle sous-entend dans cette dédicace, *À ma zone*. Avec Miss.Tic, la femme est un être de chair et de passions, ne se trouve plus victime du désir des hommes – elle les manipule et assume sa féminité : *Je joue oui*. En somme, il s'agit d'une belle vision de « l'empowerment ». Ainsi, on ne perçoit plus négativement la femme comme un objet, mais comme un mythe positif, puissant et respectable pour *habiter nos sexes, avec le sexe au cœur de la vie, l'amour au cul de l'existence*.

Dire une chose et son contraire

Elle milite, elle dénonce, elle revendique. Miss.Tic, une artiste engagée qui incite aussi à porter un condom : *Sida corps... couvre-toi mon amour on meurt quelquefois pour un détail*. Parfois, on ne sait pas si elle en veut à la société ou si elle tient à la protéger. Certaines de ses phrases peuvent être perçues de plusieurs façons. *Protégeons les enfants utilisons des préservatifs...* Alors oui, se protéger des maladies et des grossesses non désirées... Mais il semble que ce pochoir manifeste un désir de ne pas enfanter dans cette société qu'elle critique. Jusqu'à se retrouver *En péril, une grande éraflure dans le ventre...* Cette femme indépendante que Miss.Tic représente n'a pas nécessairement besoin d'un homme ou d'une grossesse pour se faire valoir, puisque l'une de ses femmes raconte : *Je n'ai de maternelle que la langue*.

Inscrire sa douleur sur les murs

Je n'attends rien de l'amour, c'est lui qui m'attend. Miss.Tic, c'est aussi une femme qui se fait violence et aime de tout son saoul. *J'ai trouvé l'arme sœur*. Les mots sont le reflet de l'esprit de batailleuse qui anime ses vamps. Elle aime vivre dans une *Pulpeuse fiction* et joue sur l'ambiguïté des mots pour marquer à la fois son indépendance et sa douleur : *Je suis bien seule*. Elle y ramène *L'épreuve à l'appui expulser le vide que tu as laissé*. Chaque jour, sur les trottoirs de Paris, des hommes et des femmes déambulent, chacun d'eux portant son histoire dans son regard. *Ce qui s'écrit sur le mur le mur l'inscrit aussi en toi*. C'est là où Miss.Tic frappe, puisqu'à un moment ou un autre, une phrase placardée vient

s'inscrire au cœur même d'une douleur, d'une rupture ou d'un amour. *Au pied du mur couleur souffre l'amour s'éteint*. Alors, les mots prennent toute leur signification et Miss.Tic se révèle la compagne de nos moments meurtris, comme une *femme au bord d'elle-même*. Les mots tracent les contours de son existence de femme et de la nôtre, par conséquent – au bord de nous, au bord de ce vide qui nous guette aussi. *J'ai des frissons tatoués sur la peau du souvenir*. Elle rappelle comme un amour colle à la peau telle une blessure profonde, un tatouage, une morsure. *Quand je mords dans ton histoire ton sentiment a des yeux d'assassin*. Chez Miss.Tic, la femme n'est pas victime : *Je ne me suis pas laissé défaire*. En effet, *Pourquoi miauler quand nous pouvons rugir*?

Femme à aimer ou à redouter ?

D'autre part, les vamps de Miss.Tic semblent de redoutables maîtresses, bien avec leur féminité et leur sexualité – *Corps rompu je liquide mes innocences...* Cette femme est puissante, forte, confiante. Elle raconte aussi : *Je domine ce qui me domine* et elle fait fi de ce que Louky Bersianik pouvait appeler « les cigales monocordes du patriarcat » (Bersianik, 2005). Avec les vamps de Miss.Tic, la femme s'affirme : *Fais de moi ce que je veux*. Cependant, ce pouvoir est aussi lourd de responsabilités, puisqu'à force de *Faire le mur, jouer la fille de l'art*, la femme peut courir des risques dans les rues. Objet de désir et de convoitise, cette femme avoue *Redouter ce qu'on souhaite*. Peut-être est-ce également une référence ouverte à Freud, qui prétendait que la femme avait une fantaisie masochiste et désirait le viol. Toutefois, ce n'est pas à cause de sa physionomie qu'elle doit

nécessairement servir à qui la veut : *Fendue, défendue* ! Toujours est-il que cette femme a aussi ses faiblesses et sait aimer, se dévouer ; mais elle n'est pas dupe dans son abandon, elle se défend bien : *Mon amour, tu me prends pour une autre*. Elle sait bien qu'*Entre volupté et vaisselle je ménage ton bricolage existentiel*. Le quotidien est fragile pour les amants que Miss.Tic représente. Ils ont plusieurs vices et tares : *Je fume pour oublier que tu bois*. Enfin, Miss.Tic raconte également que *L'homme est le passé de la femme*. Vers quoi alors pourra-t-elle se tourner ?

D'art et d'ailleurs

On voit que l'artiste est très cultivée et qu'elle prend position par rapport à plusieurs œuvres artistiques ou théoriques : *À Dada sur le surréalisme*. Elle trace à la bombe aérosol des pochoirs sur des surfaces aussi incongrues les unes que les autres. Sur la pierre blanche des immeubles à la hauteur des passants, certes, mais aussi sur des vitrines et près des toits. Souvent, il n'y a qu'une femme et qu'une phrase pouvant attirer l'attention ; mais dans d'autres lieux, comme près de la Butte aux Cailles que Miss.Tic affectionne, on a déjà retrouvé des séries entières de vamps manifestant leur dégoût de la société ou rappelant leurs invitations lascives. Par ailleurs, puisque Lacan a déjà écrit que « La femme n'existe pas » (Œdipe) (du moins, dans l'inconscient), Miss.Tic lui fait un clin d'œil en bombant *À Lacan ses lacunes*. Elle ne porte assurément pas certains psychanalystes dans son cœur. Peut-être parce que quelques-uns ont une propension à la misogynie ? Elle renchérit en clamant : *Je divague tu freudonnes*. En d'autres temps, elle se fait vindicative : *Cessez de lire Philippe Sollers*. Celui-ci, comme on le sait, a la réputation d'aligner les bêtises...

Ces affirmations tracent une ligne de pensée intéressante à suivre. Miss.Tic a aussi peint à l'aérosol toute une série de pochoirs (voir sur l'exposition « Muses et hommes² ») reprenant des fragments de tableaux des plus grands peintres des derniers siècles, où la femme demeure le sujet principal. On y voit notamment la « Naissance de Vénus », de Botticelli, relookée avec le commentaire : *Quand l'amour sort de sa coquille, la beauté tombe des nues*. Le tableau de Le Caravage, « Judith et Holopherne », est celui qui marque le plus, puisque Miss.Tic a repris l'image de la femme assassin : *Séduire avant de tuer*. Doit-on craindre ces femmes ? « Les Tahitiennes » de Gauguin, « La Maja habillée » de Goya, « La Baigneuse » d'Ingres ou « La fiancée juive » de Rembrandt n'ont plus rien de leur innocence... À moins qu'elles n'en aient jamais eu ? Que dire de sa Mona Lisa qui nous raconte que *pour sourire il faut avoir beaucoup pleuré* ?

Jouer de la langue ou utiliser le corps ?

L'artiste engagée témoigne également de sa vision de son art. *Créer c'est résister*, annonce-t-elle. Sa résistance se manifeste chaque jour, à chaque détour. Elle considère que *Femme d'esprit [elle] redonne du corps à la langue*. Elle joue avec celle-ci comme avec l'interprétation que font les passants de cette langue parfois venimeuse, parfois douce. *Femme de parole en majuscule sur les cuisses de la ville*, Miss.Tic sait jouer de ses charmes et utiliser à la fois son esprit avec justesse et le corps de la femme avec instinct. *Je ferais jolie sur les trottoirs de l'histoire de l'art*. En effet...

Nowhere, now here

En somme, arpenter les rues de Paris ou consulter le répertoire des pochoirs de Miss.Tic est une visite au cœur même de la féminité et de la société. Bien qu'il s'agisse principalement de références à l'univers français, la plupart des phrases-chocs peuvent très bien s'appliquer à notre société québécoise et à nos enjeux contemporains. *Nowhere, now here*, écrit-elle. Il faut relativiser nos valeurs puisées à même le quotidien, puisque, candidement, l'artiste déclare que *C'est la vie, ça va passer*.

¹ « Désirs d'avenir Ségolène Royal », [En ligne] <http://www.desirsdavenir.org/> (page consultée le 12 juin 2007).

² « Miss.Tic: Muses et hommes », *La Panse de l'Ourse*, [En ligne] http://www.lapanse.com/miss_tic/photos/misstic2/index_miss-tic2.html.

Bibliographie de Miss.Tic :

Parisienne. Paris : Alternatives, 2007.

Miss.Tic in Paris. Paris : Paris-Musées ; Critères, 2005.

Miss-Tic Attak. Paris : Alternatives, 2004.

(Préface de Régine Desforbes) *Re-garde moi*. Paris : Alternatives, 2003.

Muses et hommes. Paris : Espace Paul Ricard, 2000.

Je ne fais que passer. Paris : Florent Massot, 1998.

Cœur à corps. Paris : Miss.Tic Édition, 1994.

Je m'écris, tu me lies. Paris : Miss.Tic Édition, 1994.

Je m'édite, tu médites. Paris : Miss.Tic Édition, 1994.

Miss Tic se livre. Paris : Miss.Tic Édition, 1993.

Informations, citations et pochoirs tirés du site Internet de l'artiste :

Miss. Tic. « Miss.Tic in Paris », [En ligne] <http://www.missticinparis.com/> (page consultée le 15 avril 2007).

Autre site Web sur l'artiste :

« Miss.Tic : pochoirs et graffitis, l'art de la rue », *La Panse de l'Ourse*, [En ligne] http://www.lapanse.com/miss_tic/miss_tic.html (page consultée le 14 juin 2007).

Bibliographie

« Désirs d'avenir Ségolène Royal », [En ligne] <http://www.desirsdavenir.org/> (page consultée le 12 juin 2007).

« Lieu de débats et de recherches : Psychanalyse et féminin », *Edipe*, [En ligne] <http://www.oedipe.org/fr/actualites/asphere> (page consultée le 4 juin 2007).

BERSIANIK, Louky. « Maladie d'amour », *Sisyphé*, [En ligne] http://sisyphe.org/article.php3?id_article=1361 (page consultée le 11 mai 2007).

CORRE, Julie. « Les pochoirs ont l'âge mur », *Le Journal de Paris*, samedi 5 novembre 2005.

GARCIA, Laure. « Mythique Miss.Tic », *JDD Paris Île-de-France*, 6 avril 2003.

LE VAILLANT, Luc. « Une femme mur », *Libération*, le jeudi 17 novembre 2005, section « Portrait ».

MISS.TIC, « Contacts », [En ligne] http://www.missticinparis.com/misstic_contact.html (page consultée le 4 juin 2007).

Billet doux-amer

Comment rendre ses lettres de noblesse au féminisme ?

par Chantal Bertrand

Candidate à la maîtrise en sciences des religions, concentration en études féministes, UQAM

Voulez-vous créer un froid lors d'une nouvelle rencontre ou une tempête dans un souper de famille? Essayer la simple phrase : « Je suis féministe ». N'ajoutez pas de « mais » ni de « sauf que ». Juste : « Je suis féministe ». Pas besoin d'utiliser un regard provoquant ni d'ajouter un mot de plus et l'effet est presque assuré. En cette ère où des Gilles Proulx dominent les ondes, où Stephen Harper règne à Ottawa et où la Pitoune-super-bandante-consentante-et-fièvre-de-l'être est le modèle des jeunes filles, il est non seulement ringard, mais presque indécent de rappeler que l'égalité de fait n'est pas tout à fait réussie. Que les acquis sont fragiles. Que l'objectivation sexuelle des femmes n'est pas une sorte de pouvoir, mais une nouvelle forme d'aliénation. Allons, l'ignoriez-vous, nous vivons dans une « vaginocratie », voire dans un système « fémininazi » alors de quoi ose-t-on encore se plaindre ?

Dans cette optique, quel est l'un des principaux enjeux du féminisme de tout courant d'aujourd'hui et de demain ? Rendre ses lettres de noblesse au féminisme. Je me rends compte que ce défi n'est pas nouveau. De tout temps, les féministes ont dû justifier leur existence et ont rencontré des résistances virulentes. Ce qui est particulièrement désolant de nos jours, c'est que malgré le travail colossal et on ne peut plus pertinent effectué par ces laboureuses et ces semeuses (je pense principalement aux féministes des années 1970 et 1980), les hommes et les femmes d'aujourd'hui minimisent, ridiculisent ou méprisent carrément ce mouvement de justice sociale.

Bien sûr, au Québec nul n'osera (ou n'ose encore) dire que l'égalité entre les sexes est problématique en soi. Au contraire, on dira que le féminisme a déjà eu sa raison d'être... Mais qu'il est maintenant temps de passer à autre chose. Que les femmes ont déjà eu assez, voire trop. Que c'est bien beau l'équité salariale, mais que cela ne doit quand même pas nuire à l'économie. Que si on utilise le corps des femmes et des allusions sexuelles fort explicites pour vendre des montres ou des forfaits de ski, c'est que les femmes le veulent bien. Que si les enfants sont négligés, c'est que les mères travaillent. Dois-je en rajouter ? Avouez qu'avec tous ces clichés, il n'est pas facile de s'affirmer féministe...

Dans cette société individualiste où souffle un vent de droite, entraînant avec lui une montée du masculinisme et de l'antiféminisme ordinaire¹, il n'est pas facile de prôner des valeurs de solidarité. Alors que la facilité à la cote, pourquoi réfléchir aux effets à long terme de mesures telles que les cent dollars ridicules par mois de Harper pour les enfants de moins de 6 ans ou encore à la promesse électorale de l'ADQ de donner ce même montant, mais par semaine ? Je soutiens qu'il faut se méfier de ces supposées avancées pour la famille. Pendant que l'on offre des mesures incitatives pour que les femmes demeurent à la maison, les solutions concrètes existantes pour faciliter la conciliation travail-famille sont forcément pénalisées. Augmenter les places et les services dans les Centres de la Petite Enfance est la meilleure solution pour la majorité des familles en raison de son coût bas et de la qualification de

ses éducatrices. On prétend valoriser le choix des parents, mais avoir une gardienne (pas forcément qualifiée) à la maison, par exemple, coûte plus cher que les montants que ces partis vous offrent. Allons Mesdames, restez donc à la maison, ce sera tellement plus simple...

On le comprend, la pente à remonter est à pic, glissante et donc peu invitante. Il n'en demeure pas moins qu'il est essentiel de l'affronter. On ne peut tolérer que de se prononcer en faveur d'une réelle égalité entre les sexes devienne tabou. On ne peut accepter qu'une idéologie et un mouvement politique visant à atteindre une plus grande justice sociale soient ridiculisés. Mais comment faire ?

Il ne s'agit évidemment pas ici d'offrir un mode d'emploi ou une liste exhaustive des solutions à cette problématique. Voici simplement quelques pistes de réflexion.

Dans un premier temps, il faut éduquer les jeunes sur le sens véritable de ces termes abstraits que sont « féminisme », « féminisme radical » et « féminisme radical lesbien » (et non, il ne s'agit pas de prôner une société sans hommes). Il faut aussi les sensibiliser aux vrais enjeux du féminisme. Pour cela, une plus grande place doit être accordée à ce mouvement à l'école, par exemple dans les cours d'histoire (où

l'on se contente souvent de souligner en deux minutes le travail de Thérèse Casgrain et de faire des blagues sur le code Napoléon) et dans le cadre du nouveau programme *Éthique et culture religieuse*².

Il est nécessaire de signifier haut et fort notre refus de voir partout et tout le temps le corps des femmes utilisé comme objet promotionnel. Il faut dénoncer cet âge d'or fictif où les femmes s'occupaient fièrement de leur famille dans une heureuse répartition dite complémentaire (entendre arbitraire et oppressive) des devoirs et des droits de chacun. Il faut se méfier de la montée des fondamentalismes religieux et de leur emprise sur les mesures politiques.

Il serait aussi essentiel de montrer des femmes jeunes, instruites et « branchées » n'ayant pas peur de s'afficher comme féministes. Mais bon, encore faudrait-il leur laisser un espace médiatique pour s'exprimer sans qu'elles aient tout le temps à se justifier et à rappeler que ce n'est pas parce qu'elles sont féministes qu'elles haïssent les hommes...

Finalement, il importe de souligner que les féministes québécoises sont solidaires des femmes d'ici, mais aussi d'ailleurs et qu'on ne peut simplement accepter des injustices graves commises au nom de la diversité culturelle.

Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra détruire le mythe de la « féministe-enragée-et-frustrée-sexuelle » et que nous pourrons alors dire « Je suis féministe » sans provoquer un raz-de-marée de rires ou de remarques désobligeantes.

Alors, on ose ?

¹ Lire à ce sujet « L'antiféminisme ordinaire » de Francine Descarries dans *Recherches féministes*, 18(2) : 137-151

² Dès 2008, tous les élèves du primaire et du secondaire au Québec auront une formation obligatoire et générale en deux volets distincts, « éthique » et « culture religieuse ». Ce programme, qui remplacera les cours confessionnels (enseignement religieux catholique ou protestant) ou de moral, vise à développer les trois composantes suivantes :

- 1- Se positionner, de façon réfléchie, sur des questions éthiques.
- 2- Manifester une compréhension éclairée du phénomène religieux.
- 3- Pratiquer le dialogue dans la perspective du vivre-ensemble.

Pour de plus amples informations, consultez le site du Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport au : http://www.mels.gouv.qc.ca/lan-cement/Prog_ethique_cult_reli/index.asp

GENDER

par Sébastien Roldan

Candidat à la maîtrise en études littéraires, UQAM

à la fable fontaine
m'en allant promener
j'ai trouvé l'eau si belle
que ma langue y a trempé
il y a longtemps que j'les aime
babils de la tour Babel

Un goéland conquistador découvrit un jour, au détour d'un nuage, une île chouette. S'échouant élégamment parmi les coquillages, il secoua son plumage, puis sonda la plage.

Dans l'eau calme du rivage se profila un sillage duquel émergea une grêle silhouette. S'approchant de lui, le mirage devint visage : c'était une frêle coquette.

Elle lui tint bavardage :

- Je m'appelle Mouette, je vous devine en voyage, vous reposerez-vous de vos vagabondages? Amarrez en ces parages, prolongez votre abordage!

- Je suis Goéland, l'île d'où je viens n'est pas loin, nous sommes voisins. Seriez-vous sibylle? car vous avez bien deviné le caractère volage de mes pèlerinages. Avec entrain, je m'engage et de votre beauté, deviens l'otage nubile.

- Je jubile! Je pressens déjà de volubiles échanges, nous aurons de belles discussions. Ah! notre concile a tout d'une entente éternelle, j'en ai le présage. En mon village, on me croit mage; je ferai de votre naufrage un exil!

Ainsi, de puérils commérages en fébriles badinages, leur amourette alla au mariage. Il rassembla de menus branchages, il construisit une demeure.

Tout goéland veut faire bonne impression sur sa sujette!
Tout d'un élan, il dit à la nympnette :

- Oh! muse prophète, jamais je ne me lasserai d'exécuter les courbettes que vous m'inspirez. Il me semble qu'ici je me suis enfin trouvé un mobile utile!

- Elle me semble, corrigea-t-elle le galant, que vous parlez dans un style malhabile. Elle faudrait que vous soyez bien incivil pour ne pas vous plier à nos us durant votre exil. Si je vous ensorcelle tant, vous ne verrez aucun péril à réprimer la vile habitude que vous avez de mal pronominaliser vos tournures impersonnelles.

Allons! Épargnez mes



ailles, veuillez plutôt quérir l'essentiel à un nid d'amour : c'est notre lune de miel, cher rebelle.

- Il y a que je n'apprécie pas vos remontrances juvéniles. C'est vous qui déparlez. Et puis, chère indocile, vos courses m'horripilent : votre climat labile étend du brouillard dans ma pupille. Il fait trop froid...

- Elle y a que vous ne maîtrisez pas le langage officiel. C'est vous qui vous égarez dans la brume de votre fierté. « Elle fait trop froid... » Le beau fiancé que j'ai : il se plaint de l'humidité ! Le temps file à tire-d'aile et, plutôt que servir sa belle, il attire d'elle reproches en kyrielle, il lui cherche querelle !

- Il faut dire « il ». N'insistez pas, ou je réchauffe votre corps d'un grésil de coups indélébiles.

- Elle faut dire « elle », trancha-t-elle, le regrettant sitôt.

Le volatile la regarda. Un fil de rosée brillait à ses cils tandis qu'émanait de sa figure gracile l'humilité d'une fiancée hostile.

Goéland la trouva fluette, sans parole, débile : une catin s'entêtait donc à mépriser le bon parler. Il fallait le lui apprendre.

Il fondit furieusement sur l'hérétique. La roua de coups. Enfonça son bec dans la chair de la muette. Il imprima sa colère dans le duvet rougissant, des plumes coulait du sang.

L'idylle était finie.

Défi de taille et difficile, le nid de paille et de ficelle se désagrégeait sous la violence du viril. Il la frappait encore sans soupçonner que se réalisait la prophétie : son partage du langage serait éternel. S'accomplissait l'ornithomancie de la sorcière ailée.

Schéma sempiternel, la belle fragile abdiqua enfin :

- Ainsi soit-il, fit-elle d'un cri crécelle, faut-il toujours battre de l'aile pour jeter un pont entre deux îles ?



Institut de recherches
et d'études féministes

UQAM

L'Institut de recherches et d'études féministes a pour mission de promouvoir et de développer la formation et la recherche féministes dans une perspective interdisciplinaire. Il constitue un regroupement de plus de 324 membres professeures, chercheuses, chargées de cours, professionnelles, étudiantes et étudiants de l'UQAM ainsi que des membres associées.

Au chapitre de la formation, l'Institut propose plusieurs programmes pluridisciplinaires en études féministes : un certificat, une concentration de 1er cycle, et une concentration de 2^e cycle. Soixante-cinq cours dans une quinzaine de disciplines sont offerts en collaboration avec les départements de l'UQAM et rejoignent annuellement 1 500 étudiantes et étudiants.

Plus de 50 professeures-chercheuses et de nombreuses équipes de recherche mènent des travaux de recherche sur les femmes, les féminismes et les rapports sociaux de sexe. Leurs thématiques portent notamment sur : citoyenneté, engagement social, démocratie ; sexualités, violences, inégalités.

Le champ des recherches féministes à l'UQAM est également enrichi par une pratique novatrice de partenariat avec des groupes de femmes qui se concrétise notamment par des formations, des expertises et des recherches-actions. Cette pratique partenariale prend particulièrement forme à travers l'Alliance de recherche IREF/Relais-femmes sur le mouvement des femmes au Québec et le Protocole UQAM/Relais-femmes.

Renseignements :
www.iref@uqam.ca
(514) 987-6587

Joignez-vous à notre équipe !

La revue FéminÉtudes est un projet dynamique créé, réalisé et édité par une équipe multidisciplinaire formée, le plus souvent, d'étudiantes de l'Université du Québec à Montréal. Tribune pour les féministes de tous les horizons, FéminÉtudes permet d'exprimer et de diffuser des idées actuelles sur des réalités variées. Chaque année, afin de mener à bien un nouveau numéro de la revue, l'équipe se renouvelle. FéminÉtudes vous lance donc une invitation pour le prochain numéro. Que vous désiriez écrire un article, illustrer la revue, corriger les textes, participer au graphisme ou faire partie de l'équipe qui coordonne le tout, vous êtes invitées à vous joindre à nous ! Communiquez avec nous aux adresses suivantes :

FéminÉtudes
a/s Institut de recherches et d'études féministes
C.P. 8888, Succ. Centre-ville, Montréal (Québec) H3C 3P8
Téléphone : (514) 987-6587

Numéros précédents de FéminÉtudes

« Femmes et militantisme »

FéminÉtudes, vol. 11, n° 1, octobre 2006.

(5,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 6,00 \$)

« Femmes et égalité »

FéminÉtudes, vol. 10, n° 1, octobre 2005.

(5,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 6,00 \$)

« Femmes et pouvoirs à la conquête des territoires »

FéminÉtudes, vol. 9, n° 1, octobre 2004.

(5,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 6,00 \$)

« Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération »

FéminÉtudes, vol. 8, n° 1, décembre 2003.

(5,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 6,00 \$)

« Femmes et sexualité(s) »

FéminÉtudes, vol. 7, n° 1, juin 2002.

ÉPUISÉ

« Identités et altérité : formes et discours »

FéminÉtudes, vol. 6, n° 1, mars 2001.

(2,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 3,00 \$)

« Les femmes et l'art : de muses à créatrices »

FéminÉtudes, vol. 5, n° 1, mars 2000.

ÉPUISÉ

« Femmes du siècle »

FéminÉtudes, vol. 4, n° 1, avril 1999.

(2,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 3,00 \$)

« Une revue à soi »

FéminÉtudes, vol. 3, n° 1, avril 1997.

(2,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 3,00 \$)

« Terre(s) des femmes? »

FéminÉtudes, vol. 2, n° 1, avril 1996.

(2,00 \$ + 1,00 \$ frais postaux = 3,00 \$)

« La vague anti-féministe »

FéminÉtudes, n° 1, avril 1995.

ÉPUISÉ

Pour obtenir un exemplaire de l'une des publications précédentes, veuillez visiter le lien Internet suivant : <http://www.iref.uqam.ca/revueFeminEtudes/> ou contactez l'Institut de recherches et d'études féministes. (téléphone : (514) 987-6587; télécopieur : (514) 987-6742).